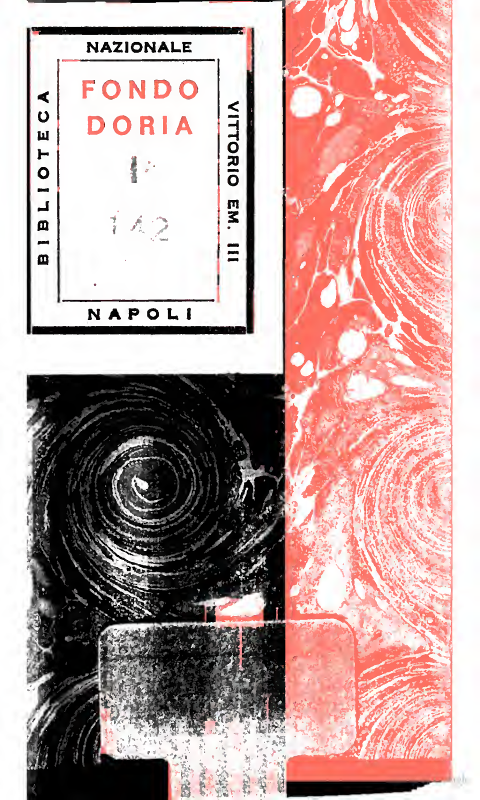
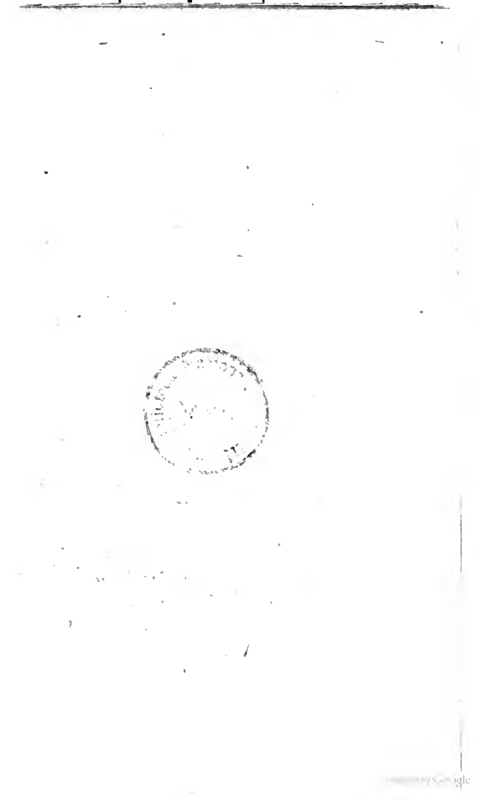

VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI









A.DE VOLTAIRE.




PUCELLE
D'ORLÉANS


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

LA PUCELLE D'ORLÉANS,

POEME HÉROÏ-COMIQUE,

E N

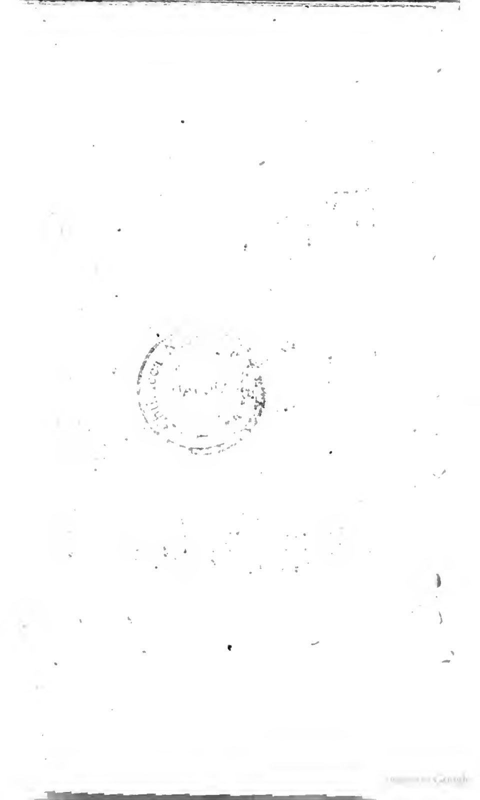
EN VINGT-UN CHANTS.

Non vultus, non color unus.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXX.





La Pudeur passe et l'amour seul demeure
Son tendre Amant l'embrasse tout a l'heure
Ch. 1.er

CHANT I.

AMOURS HONNÊTES DE CHARLES VII ET D'AGNÈS SOREL. SIEGE D'ORLÉANS PAR LES ANGLAIS. APPARITION DE S. DENIS.

JE ne fuis né pour célébrer les faints :
Ma voix eft faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de fes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige gallicane,
Sauva fon roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra fous féminin vifage,
Sous le corfet & fous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux le foir pour mon ufage
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, fi lifez cet ouvrage.
Vous tremblerez de fes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de fes rares travaux
Fut de garder un an fon pucelage.
O Chapelain ! toi dont le violon
De difcordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton fi dur a raclé fon hiftoire :
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,

Tu voudrais bien me prêter ton génie.
Je n'en veux point ; c'eſt pour la Motte-Houdart,
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie,
Ou pour quelqu'un de ſon académie.
Le bon roi Charles, au printems de ſes jours,
Au tems de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danſe)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel.
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille & l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchantereſſe,
Et de l'amour le ſéduisant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des ſirenes ;
Elle avait tout : elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages & les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur brûlante
Des doux deſirs en leur chaleur naiſſante,
Lorgner Agnès, ſoupirer & trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preſſer ſes mains d'une main careſſante,
Laiſſer briller ſa flamme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour;
Lui plaire enfin fut l'affaire d'un jour.
Princes & rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du myſtere ;
Voiles de gaze, & que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfaiſans.
Donc pour cacher comme on put cette affaire,

Le roi choisit le conseiller Bonneau,
Confident sûr, & très-bon Tourangeau:
Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appellons être l'ami du prince,
Mais qu'à la ville, & sur-tout en province,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
Etait seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charles y vint à la nuit noire.
On y soupa, Bonneau servit à boire.
Tout fut sans faste, & non pas sans apprêts.
Festins des dieux, vous n'êtes rien auprès.
Nos deux amans pleins de trouble & de joie,
Ivres d'amour, à leurs desirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos libres sans indécence
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
Et du genou le genou lui serrait.
  Le souper fait, on eut une musique
Italienne, en genre cromatique;
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois:
Elles chantaient l'allégorique histoire
De cent héros qu'amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de jeunes beautés
Avaient quitté les fureurs de la gloire.

Dans un réduit cette musique était
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belle Agnès, discrette & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.
Déja la lune est au haut de son cours;
Voilà minuit; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les appas sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans! vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France!
Sur ses cheveux en tresse retenus
Parfums exquis sont déja répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse;
Moment divin, de joie & de tendresse!
Le cœur leur bat; l'amour & la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe & l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout-à-l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés:
Qui n'en seroit en effet idolâtre!
Sous un cou blanc, qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour;
Leur boutonnet a la couleur des roses,

Tetons charmans qui jamais ne reposes,
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous sucer.
Pour mes lecteurs, tout plein de complaisance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaubis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté dont Agnès a sa part,
Lui donne encor une grace nouvelle:
Elle l'anime: amour est un grand fard;
Et le plaisir embellit toute belle.
Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûné, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur:
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche & polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.
Le dîner vient; la délicate chère!
L'oiseau du Phase, & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charme le nez, le palais & les yeux.
Du vin d'Aï la mousse pétillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,

En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bon mots.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à Maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe ; une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie ;
Et ſur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans l'excès des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux, & toujours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; & l'amour & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner n'eſt rien qu'une folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui ;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie.
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.
Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque ;
Mais un héros quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne ſait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuſe vie,

Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince Anglais toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, abaissant la visiere,
Foulait aux pieds la France prisonniere :
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats & la mère & la fille,
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muscat des pères Bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les saints ;
Et sans respect pour JÉSUS ni MARIE,
De mainte église il fait mainte écurie :
Ainsi qu'on voit dans une bergerie,
Des loups sanglans de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.
Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des saints, & trop loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le roi très-chrétien
Baisant Agnès, & ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,

Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un saint vaut mieux que tous les dieux payens.
Ah ! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'empire auguste
Où de la foi j'ai planté l'étendard :
Trône des lys, tu cours trop de hasard,
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq, sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, & Dieu me le pardonne;
Aversion pour la race Bretonne :
Car si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs & mutins,
Se gausseront des saintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilége affront,
Mes chers Français seront tous catholiques;
Ces fiers Anglais seront tous hérétiques :
Frappons, chassons ces dogues Britanniques,
Punissons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.
Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre :
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques seigneurs & quelques conseillers,

Les uns pédans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient : Que faut-il faire !
Poton, la Hire, & le brave Dunois,
S'écriaient tous en se mordant les doigts :
» Allons, amis, mourons pour la patrie,
» Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : » Par Dieu,
» Dans Orléans il faut mettre le feu ;
» Et que l'Anglais qui pense ici nous prendre,
» N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il disait : » Attendons
» Jusqu'à demain, & beau jeu nous verrons.
Le président Louvet, grand personnage,
Au maintien grave, & qu'on eût pris pour sage,
Dit : » Je voudrais que préalablement
» Nous fissions rendre arrêt du parlement
» Contre l'Anglais, & qu'en ce cas énorme
» Sur toute chose on procédât en forme.
Sur cette affaire ils parlaient tous fort bien,
Ils disaient d'or, & ne concluoient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne sais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au visage vermeil
Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de saint se sentait à la ronde.
Le bon Denis dessus son chef avait
A deux pendans une mître pointue
D'or & d'argent, sur le sommet fendue,
Sa dalmatique au gré des vents flottait.
Son front brillait d'une sainte auréole,

Son cou penché laissait voir son étole,
Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis LITÛUS AUGURAL.
A cet objet qu'on discernait fort mal,
Voilà d'abord monsieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille.
Le Richemont qui porte un cœur de fer,
Blasphémateur, jureur impitoyable,
Haussant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce serait chose très-agréable,
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire & Dunois ébahis
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets sont couchés sur le ventre.
L'objet approche, & le saint fantôme entre
Tout doucement porté sur son rayon,
Puis donne à tous sa bénédiction.
Soudain chacun se signe & se prosterne.
Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit: » Ne faut vous effrayer,
» Je suis Denis, & saint de mon métier;
» J'aime la Gaule & l'ai catéchisée,
» Et ma bonne ame est très-scandalisée
» De voir Charlot mon filleul tant aimé,
» Dont le pays en cendre est consumé,
» Et qui s'amuse, au lieu de le défendre,
» A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.
» J'ai résolu d'assister aujourd'hui

» Le

» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur misère.
» Tout mal, dit-on, guérit par fon contraire.
» Or, fi Charlot veut pour une catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai réfolu, pour changer fon deftin,
» De me fervir des mains d'une Pucelle.
» Vous, fi d'enhaut vous defirez les biens,
» Si vos cœurs font & Français & chrétiens,
» Si vous aimez le roi, l'état, l'églife,
» Affiftez-moi dans ma fainte entreprife;
» Montrez le nid où convient de chercher
» Le vrai Phénix que je veux dénicher.
A tant fe tut le vénérable fire.
Quand il eut fait, chacun fe prit à rire.
Le Richemont né plaifant & moqueur,
Lui dit: Ma foi, mon cher prédicateur,
Monfieur le faint, ce n'était pas là peine
D'abandonner le célefte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eftimez tant.
Quand il s'agit de fauver une ville,
Un pucelage eft affez inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les faints il n'eft là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas! il n'en eft plus;
Tous nos moûtiers font à fec là-deffus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes
Ont dès long-tems dégarni les provinces.

Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.
Le ſaint rougit de ce diſcours brutal;
Puis auſſi-tôt il remonte à cheval.
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique des deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il ſe peut, ce bijou,
Qu'on tient ſi rare, & dont il ſemble fou.
Laiſſons-le aller: & tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Le Moine gagne un sorcier est heureux
Le Grisbourdon se saisit des Enjeux.

Puc. Ch. 2

CHANT II.

JEANNE ARMÉE PAR S. DENIS, VA TROUVER CHARLES VII A TOURS : CE QU'ELLE FIT EN CHEMIN.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien ; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt-là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas ! d'arracher une fleur !
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe.
Mes chers amis, ayons tous cet honneur :
Ainſi ſoit-il. Mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes,
Diſaient aux gens : En Lorraine vous êtes,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire,
Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys & du peuple Gaulois.
De dom Remy chantons tous le village,
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.
O dom Remy ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y nâquit : certain curé du lieu,
Faiſant par-tout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la priere,

Moine autrefois, de Jeanne fut le père.
Une robuste & grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie
A Vaucouleurs : & déja de son nom
La renommée emplissait le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête :
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée, & vive en sa couleur,
Appétissante & fraîche par merveille :
Ses tetons bruns, mais fermés comme un roc,
Tentent la robe, & le casque, & le froc :
Elle est active, adroite, vigoureuse ;
Et d'une main potelée & nerveuse
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin ;
Sert le bourgeois, le noble, le robin :
Chemin faisant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis dont l'indiscrete main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue ;
Travaille & rit du soir jusqu'au matin,
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille ;
Et les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à cru comme un soldat romain.
  O profondeur ! ô divine sagesse !
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux !
Que les petits sont grands quand tu le veux !

Ton serviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes;
Denis courut, amis, qui le croirait!
Chercher l'honneur, où! dans un cabaret.
Il était tems que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand haſard.
De Satanas la malice eſt connue:
Et ſi le ſaint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue.
Un Cordelier, nommé Roch Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie:
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie.
C'était l'honneur de la pénaillerie,
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la forcellerie,
Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques ſages,
De nos ſavans dans nos jours ignoré,
Jours malheureux! tout eſt dégénéré.
En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeanne ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon,
Qu'il ſaiſirait ce beau palladion.
J'aurai, dit-il, Jeanne dans ma puiſſance.

Je ſuis Anglais : je dois faire le bien
De mon pays, mais encore plus le mien.
Au même tems, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre :
Cet ignorant valoit un cordelier ;
Car vous ſaurez qu'il était muletier ;
Le jour, la nuit, offrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice & l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,
Faiſaient pencher Jeanne de ſon côté :
Mais ſa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Roch Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur.
Mieux qu'elle encore il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible ;
Puis il lui tint ce diſcours très-plauſible.
Puiſſant héros qui panſez au beſoin
Tous les ſujets ſoumis à votre ſoin :
Je ſais combien Jeannette vous eſt chere ;
Je l'aime auſſi d'une amour non légère.
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux,
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux :
En bons amis, accordons-nous pour elle ;
Amans unis, & rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourrait perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle,
J'évoquerai le démon du dormir,
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour-à-tour nous veillerons pour elle ;
Incontinent le mage en capuchon
Prend ſon grimoire, évoque le démon,

Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant diable est maintenant en France;
Avec messieurs il ronfle à l'audience ;
Dans le parterre il vient bâiller le soir.
Aux cris du moine il monte en son char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre ;
Dans l'air il glisse, & doucement fend l'ombre ;
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met sur Jeanne, & tâtonne & s'étend;
Et secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard,
En confessant la gentille Cadiere,
Insinuoit de son souffle paillard
De diablotaux une ample fourmilliere.
Nos deux galans, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Ont de Jeannette ôté la couverture.
Déja trois dez roulant sur son beau sein,
Vont décider au jeu de Saint-Guilain
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne ; un sorcier est heureux:
Le Grisbourdon se saisit de, en-jeux ;
Embrasse Jeanne .... Oh soudaine merveille!
Denis arrive, & Jeanne se réveille.
O Dieu! qu'un saint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur,
Avec la crainte, un desir de mal faire.
Vous avez vu sans doute un commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
Un jeune essaim de tendrons demi-nus

Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainsi fuyaient nos paillards confondus.
Denis s'avance, & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit: » Vase d'élection,
» Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
» Veut des Français venger l'oppression,
» Et renvoyer dans les champs d'Albion
» Des fiers Anglais les cohortes sanglantes.
» Dieu fait changer d'un souffle tout-puissant
» Le roseau faible en cèdre du liban,
» Sécher les mers, abaisser les collines,
» Du monde entier réparer les ruines.
» Devant tes pas sa foudre grondera,
» Autour de toi la terreur volera;
» Et tu verras l'ange de la victoire
» Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
» Suis-moi, renonce à tes humbles travaux:
» Charle est un Jean, & Jeanne est un héros.
A ce discours flatteur & pathétique,
Et qui n'est point en style académique,
Jeanne étonnée ouvrant un large bec,
Dit à part soi: Mais me parle-t-on grec!
Dans le moment un rayon de la grace
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière,
C'est un César, c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,

En un palais fait changer ſa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière :
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent Monſeigneur.
Telle plutôt cette heureuſe griſette
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le b. . . . ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſée & diſcrette
Au noble lit d'un fermier l'éleva,
Et que l'amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté,
Sa voix a pris le ton de ſouveraine,
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or, pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors apparut deſſus le maître autel,
(Fille de Jean quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel;
Des arſenaux du terrible empiré.
En cet inſtant, par l'archange Michel,
La noble armure avoit été tirée :
On y voyait l'armet de Débora;
Ce clou pointu, funeſte à Sizara;
Le caillou rond dont un berger fidele
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle;
Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohue infidelle;

Le coutelas de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide,
Qui, pour le ciel, putain & homicide,
Osa tuer son amant dans son lit;
Et de relais ce sacré cimeterre
Dont le sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir.
A ces objets, Jeanne est émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée:
Elle vous prend & casque & corselet,
Brassars, cuissars, baudriers, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaie, & brûle pour la gloire.
Toute héroïne a besoin d'un coursier,
Jeanne en demande au triste muletier;
Mais aussi-tôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un coursier de Thrace ou d'Angleterre.
Ce beau grison deux aîles possédait
Sur son échine, & souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut des deux collines,
Portait souvent neuf pucelles divines;
Et l'Hypogriphe à la lune volant,
Portait Astolphe au pays de saint Jean.
Tu veux, lecteur, savoir qu'était cet âne,
Qui vint d'abord offrir sa croupe à Jeanne;
Tu le sauras, mais dans quelqu'autre chant.
En attendant, crois-moi, tremble, revère
Cet âne heureux: il n'est pas sans mystère.

Sur son grison Jeanne a déja sauté,
Sur son rayon Denis est remonté :
Tout deux s'en vont vers les rives de Loire
Porter au Roi l'espoir de la victoire.
L'âne, tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt sélève & fend les champs de l'air.
Le Cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de sa triste aventure,
Usant enfin de ses droits de sorcier,
Change en mulet le pauvre muletier;
Monte dessus, chevauche, pique & jure,
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en son mulet caché,
Bât sur le dos, croit gagner au marché;
Et du vilain, l'ame terrestre & crasse
A peine voit qu'elle a changé de place.
Jeanne & le saint s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme ensemble ils passèrent,
L'ost des Anglais ensemble ils traversèrent.
Ces fiers Bretons ayant bu tristement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, & goujeats & vedettes:
On n'entendait ni tambours, ni trompettes;
L'un dans sa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait près d'un page étendu.
Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
Fille de bien, tu sauras que Nisus
Etant un soir aux tentes de Turnus,
Bien secondé de son cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.

Le même advint au quartier de Rhefus,
Quand la valeur du preux fils de Tidée,
Par la nuit noire & par Ulyffe aidée,
Sut envoyer fans danger, fans effort,
Tant de Troyens du fommeil à la mort.
Tu peux jouir de femblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit: Je n'ai point lu l'hiftoire;
Mais je ferais d'un courage bien bas
De tuer gens qui ne combattent pas.
Difant ces mots elle avife une tente
Que les rayons de la lune brillante
Faifaient paraître à fes yeux éblouis
Tente d'un chef, ou d'un jeune marquis:
Cent gros flacons remplis d'un vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec affurance
D'un grand pâté prend les vaftes débris,
Et boit fix coups avec monfieur Denis,
A la fanté de fon bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier qui dormait fur le dos.
Jeanne faifit fa redoutable épée,
Et fa culotte en velours découpée.
Ainfi jadis, David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De fa chemife il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour fon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,

Qu'on

Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du page était une écritoire
Dont fe fervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faifait,
Pour la beauté qui fon cœur féduifait.
Jeanne prend l'encre, & fa main lui deffine
Trois fleurs-de-lys jufte deffous l'échine:
Préfage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de fes rois.
Le bon Denis voyait, fe pâmant d'aife,
Les lys français fur une feffe anglaife.

Qui fut penaut le lendemain matin!
Ce fut Chandos, ayant cuvé fon vin:
Car s'éveillant, il vit fur ce beau page
Les fleurs-de-lys. Plein d'une jufte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit,
A fon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée eft difparue:
Point de culotte: il fe frotte la vue,
Il gronde, il crie, & penfe fermement
Que le grand diable eft entré dans le camp.

Ah! qu'un rayon de foleil & qu'un âne,
Cet âne aîlé qui fur fon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat fait, par expérience,
Qu'on eft railleur à cette cour de France.
Il fe fouvient des propos infolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un faint évêque expofer la figure.
Pour fon honneur il prit un nouveau tour;

Il s'affubla de la trifte encolure
Du bon Roger, feigneur de Baudricour,
Preux chevalier, & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique;
Malgré cela pas trop mal à la cour.
» Eh! jour de dieu, dit-il, parlant au prince,
» Vous languiffez au fond d'une province,
» Efclave roi, par l'amour enchaîné,
» Quoi votre bras indignement repose!
» Ce front royal, ce front n'eft couronné
» Que de tiffus & de myrthe & de rose!
» Et vous laiffez vos cruels ennemis
» Rois dans la France & fur le trône affis!
» Allez mourir, ou faites la conquête
» De vos états ravis par ces mutins:
» Le diadême eft fait pour votre tête,
» Et les lauriers n'attendent que vos mains.
» Dieu dont l'efprit allume mon courage,
» Dieu dont ma voix annonce le langage,
» De fa faveur eft prêt à vous couvrir.
» Ofez le croire, ofez vous fecourir:
» Suivez du moins cette auguste amazone,
» C'eft votre appui, c'eft le foutien du trône,
» C'eft par fon bras que le maître des rois
» Veut rétablir nos autels & nos loix.
» Jeanne avec vous chaffera la famille
» De cet Anglais fi terrible & fi fort:
» Devenez homme; & fi c'eft votre fort
» D'être à jamais mené par une fille,
» Fuyez au moins celle qui vous perdit,
» Qui dans fes bras votre cœur amollit;
» Et digne enfin de ce fecours étrange,

» Suivez les pas de celle qui vous venge.
Un roi de France a toujours dans le cœur,
Malgré le vice, un très-grand fond d'honneur.
Vous l'avez vu dernièrement, mes fières,
Lorsque Louis, se dérobant des bras
De la beauté qu'exorcisait Linieres,
Aux bords du Rhin du fond des Pays-bas
Vint cogner Charle, & braver le trépas.
Du vieux soldat le discours pathétique
Frapa le prince, amant des blonds appas,
Et dissipa son sommeil léthargique.
Ainsi qu'un ange un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière:
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du seigneur,
Ce qu'il doit croire, & si ce grand prodige
Est en effet ou miracle, ou prestige.
Donc se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majesté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle:
Jeanne, écoutez: Jeanne, êtes-vous pucelle!
Jeanne lui dit: O grand sire! ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,

Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent fonder ces féminins myſtères :
Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
Qu'il trouſſe Jeanne, & qu'il regarde là.
A ſa réponſe & ſage & meſurée,
Le roi vit bien qu'elle était inſpirée.
Oh bien, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
Fille de bien, dites-moi, dans l'inſtant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut : Miracle ! & ſe ſigna.
Incontinant la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur & noble ſein
De la guerrière entre leurs mains livrée :
On la met nue, & monſieur le doyen
Ayant le tout conſidéré très-bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle,
En parchemin, un brevet de pucelle.
L'eſprit tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant,
Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant !
Que ſous tes loix la main de ta ſervante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai les oracles divins :
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée, & par mon pucelage,

Que tu feras huilé bientôt à Rheims.
Tu chafferas les anglaifes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguftes deftins,
Viens, & de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment fouffre que je te fuive.

Les courtifans autour d'elle preffés,
Les yeux au ciel & vers Jeanne adreffés,
Battent des mains, l'admirent, la fecondent.
Cent cris de joie à fon difcours répondent.
Dans cette foule il n'eft point de guerrier
Qui ne voulût lui fervir d'écuyer,
Porter fa lance, & lui donner fa vie:
Il n'en eft point qui ne foit poffédé
Et de la gloire & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empreffe:
L'un prend congé de fa vieille maîtreffe,
L'un fans argent va droit à l'ufurier,
L'autre à fon hôte, & compte fans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme.
A cet afpect le roi Charle s'enflamme
D'un noble efpoir à fa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, & cet âne aux deux aîles,
Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
Aux deux amans épargner les adieux.
On eût verfé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait quoiqu'il fût un peu tard:
Elle était loin de craindre un tel départ.

Un ſonge heureux dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt ſouveraine ;
Songe flatteur tu trompais ſes appas :
Son amant fuit, & ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.


Biblioteca Nazionale V. E. III



Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre ;
C'en est donc fait dit elle on me trahit
Puc. Ch. 3.

CHANT III.

DESCRIPTION DU PALAIS DE LA SOTTISE. AGNÈS SE REVÊT DE L'ARMURE POUR ALLER TROUVER SON AMANT : ELLE EST PRISE PAR LES ANGLAIS, ET SA PUDEUR SOUFFRE BEAUCOUP.

CE n'eſt le tout d'avoir un grand courage,
Un coup-d'œil ferme au millieu des combats,
D'être tranquille à l'aſpect du carnage,
Et de conduire un monde de ſoldats;
Car tout cela ſe voit en tous climats,
Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
Qui me dira ſi nos ardens Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus ſavans que l'intrépide Anglais!
Si le Germain l'emporte ſur l'Ibère!
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne.
Créqui vaincu fut enſuite vainqueur.
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Staniſlas le vertueux ſupport,
Ce roi ſoldat, don Quichote du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ſes lauriers flétris,
Par un rival, objet des ſes mépris!
Pour éblouir & duper le vulgaire,
Un sûr moyen ſerait à mon avis,

De s'établir un divin caractère,
Avec cela tout est humble & soumis.
Voyons comment dans la grande chronique
Du fin Jethro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'esprit faible & de robuste foi,
Il dit que Dieu lui montrant son derrière
L'endoctrinait sur l'admirable loi,
Qui le devait, & les fils de son frère,
Entretenir pour jamais à rien faire:
Qui lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien aprises,
Devaient changer de robe & de chemises,
Paraître en rue, ou rester dans les draps.
De vingt petards & d'autant de fusées
Le feu saillant, & les brillans éclats
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde & des ordres exprès
Aux curieux interdisaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête.
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-puissant crut connaître le bras,
Et tressaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié sa bête.
Seul au sommet du mystérieux mont,
Comme il voulut, il fit la quarantaine,
Puis tout-à-coup se montra dans la plaine
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du physicien le brillant phénomène
Sur les esprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,

A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut assez. Il vit en révérence
Tout un chacun recevoir son sermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on osait manquer d'obéissance
Et de respect à monsieur Aaron.
Et des statuts dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites maisons,
Furent des loix que ce peuple imbécile
Crut renfermer le sens des nations.
Le bon Numa, de sa nymphe Egerie,
S'aida très-bien dans l'antique Italie,
Pour policer un peu les fils de Mars.
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
Et le premier de ces fameux Césars
De quelque Dieu prétendirent descendre.
L'antique Hercule, & le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils.
Ces fiers Romains à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles,
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux & tous les dieux,
Guidaient leur aigle & combattaient pour eux;
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre.
Denis suivit ces exemples fameux,
Du merveilleux sut se servir comme eux.
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle,
Et que Bedfort, & Talbot, & Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des sots,

Cruſſent la choſe, & qu'ils viſſent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Pour réuſſir en ce hardi deſſein,
Il s'en va prendre un vieux bénédiſtin,
Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un pileur engraiſſé d'ignorance,
Et n'ayant lu que ſon miſſel latin:
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.
Devers la lune où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis,
Sur les confins de cet abîme immenſe,
Où le Chaos, & l'Erebe, & la Nuit,
Avant les tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance,
Il eſt un vaſte & caverneux ſéjour
Inacceſſible à la clarté du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuſe;
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oreille longue, avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu,
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille:
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Pareſſe, & la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine;
On la croirait en effet ſouveraine;

Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide;
Tout eſt réglé par ce maire perfide:
Et la ſottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plenière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, & partant toujours crus.
C'eſt-là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faiſant de l'or, & n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, & tout ce peuple fou
Argumentant ſur la théologie.
Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.
Lorſque la nuit couvrait le front des cieux,
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au paradis des ſots.
Quand il y fut, il ne s'étonna guère:
Tout lui plaiſait, & même en arrivant,
Il crut encore être dans ſon couvent.
Il vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir griſona
Un long tableau de toutes nos ſottiſes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs & de buſes,

On voit fur-tout un fuperbe Écoffais ;
Law eft fon nom, nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et fur fon front il eft écrit SYSTÊME ;
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juftice
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel fpectacle ! Ah vous êtes donc là,
Tendre Efcobar, SUFFISANT Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baifer une bulle divine !
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau teftament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
En même tems s'en torche le derrière.
L'ignatien furieux, éperdu,
Court fe faifir du facré torche-cu.
Dieux ! quels combats, quels flots d'encre & de bile !
On prèche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, des rats
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera fur la terre.
Le janfénifte efclave du deftin,
Enfant perdu de la GRACE EFFICACE,
Dans fes drapeaux porte un faint Auguftin,
Et pour PLUSIEURS il marche avec audace.
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deffus le dos de cent petits abbés.

Ceffez, ceffez, ô difcordes civiles !
Tout va changer, place, place, imbéciles

Un

Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de ſaint Médard.
L'eſprit divin pour éclairer la France
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance :
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boîteux vient clopinant ſur la tombe,
Crie HOSANNA, ſaute, gigotte, & tombe.
Le ſourd approche, écoute, & n'entend rien.
Tout auſſi-tôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins du miracle,
Du bon Pâris baiſent le tabernacle.
Frère Lourdis fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, & toute choſe admire.
Ah ! le voici, ce ſavant tribunal,
Moitié prélats, & moitié monacal;
D'Inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu des sbires entourée.
Ces ſaints docteurs aſſis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte:
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins,
Qui tour-à-tour s'éloignent & ſe choquent.
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent;
Dans l'autre ſont bulles, brefs, OREMUS,
Beaux chapelets, ſcapulaires, AGNUS.
Aux pieds bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,

Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison!
Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume!
C'est un curé que le bûcher consume:
Douze faquins ont déclaré sorcier,
Et fait griller messire Urbain Grandier.
Galigaï, ma chère maréchale,
Du parlement épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante & vénale
Te fait chauffer en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Qu'aux gens d'esprit notre France est fatale!
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et se borner à savoir son PATER!
Je vois plus loin cet arrêt authentique,
Pour Aristote & contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau père Girard,
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confesseur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras!
J'estime fort cette douce aventure.
Tout est humain, Girard, en votre fait;
Ce n'est pas là pécher contre nature:
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous tes accusateurs,
Jacobin, carme, & faiseur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.

Lourdis était auſſi dans ce tableau,
Mais à ſes yeux il ne put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'eſt pas nouveau ;
Le plus habile a peine à ſe connaître.
Quand vers la lune ainſi l'on préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtère,
Une autre ſcene en ce moment s'ouvrait,
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déja parti pour Orléans ;
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne le caſque en tête,
Déja de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers !
La lance au poing cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevrault ſervir le féminin.
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme ;
Et père Anſelme eſt béni par madame.
La belle Agnès en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Cède aux chagrins dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs :
Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre :
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc ! que veut-il entreprendre !
Était-ce là le ferment qu'il me fit,

Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre !
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit ;
Jeanne en ces lieux conduite par l'envie ;
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte & brayette au devant,
Large brayette, inutile ornement ;
Jeanne la brune en gendarme vêtue
Va déformais lui faſciner la vue,
Jeanne plaira, moi je ſerai perdue.
Diſant ces mots elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle ;
Puis tout-à-coup d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.
Vers Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix & de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant laſſe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois ;
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois ;
De Jean Chandos prend la culotte, & paſſe
Ses cuiſſes entre, & l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier forgé pour les combats,
Preſſe & meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous les bras.
La belle Agnès dit alors à voix baſſe :
Amour, amour, maître de tous mes ſens,

Donne la force à cette main tremblante ;
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière ;
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
Je le suivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui ;
Et si jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas ;
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas ;
Qu'il vive heureux : que je meure pamée
Entre ses bras, & que je sois aimée.
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.
La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue, & pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau sur un normand monté,
Va lourdement & ronfle à son côté.
Le tendre amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, & soupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux, & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble ; & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge, & pour comble de maux,
C'était les gens de monsieur Jean Chandos.

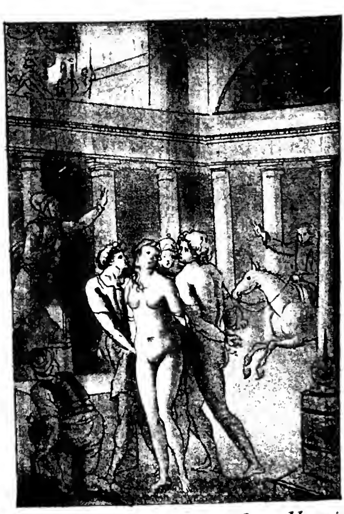
L'un d'eux s'avance, & demande : QUI VIVE?
A ce grand cri notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour:
JE SUIS AGNÈS, VIVE FRANCE ET L'AMOUR.
A ces deux noms que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès & ſon gros confident;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culotte & ſon fer avaient pris.
Dans ces momens où la main bienfaiſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les deſirs, pères des voluptés
Sont par les ſens dans notre ame excités,
Dans ce moment, Chandos, on te préſente
La belle Agnès plus belle & plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, & tes grègues ſur elle!
Chandos preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.
Agnès en tremble, & l'entend qui marmotte
Entre ſes dents : JE R'AURAI MA CULOTTE.
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir:
Quittez, dit-il, ma belle priſonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainſi parlant plein d'ardeur & d'eſpoir

Il la décafque, il vous la décuiraffe :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur ;
Mais il faut bien tout fouffrir d'un vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos deftine
Au digne emploi de chef de fa cuifine,
Va dans l'inftant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur ;
Et tu lui dois, ô nation françaife !
Pâtés d'anguille, & gigots à la braife.
La dame Alix, malgré fon tein flétri
Parut encor à la troupe Bretonne
De bonne prife ; & Robert Makarti,
Brave Ecoffais, vaillant chef de parti,
Dedans fa tente emmena tôt la bonne.
Monfieur Chandos, hélas ! que faites-vous,
Difait Agnès d'un ton timide & doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros Anglais jure)
Quelqu'un m'a fait une fanglante injure.
Cette culotte eft mienne ; & je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainfi, mettre Agnès toute nue,
C'eft même chofe ; & la belle éperdue
Tout en pleurant lutait entre fes bras,
Et lui difait : Non je n'y confens pas.
Dans l'inftant même un horrible fracas
Se fait entendre : on crie : Alerte, aux armes ;
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les alarmes.
A fon réveil Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois mafculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,

Et ſon haubert & ſa large braguette,
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement,
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, & s'écrie:
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cent vingt ſoldats.

Fière Lourdis, en ce moment de criſe,
Du beau palais où règne la ſottiſe
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Œuvres de moine, & belles âneries.
Ainſi bâté, ſi-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,
Son ample robe, & dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance;
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déïté,
Du haut d'un char d'ébene marqueté,
Répand ſur nous les pavots & les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.





Languissamment le beau Batard lorgnait
Et pour lui seul son grand cœur gemissait.

Pucelle Chant 4

CHANT IV.

LA PUCELLE ET DUNOIS COMBATTENT LES ANGLAIS. CE QUI LEUR ARRIVE DANS LE CHATEAU DE CONCULIX.

SI j'étais roi, je voudrais être juſte ;
Dans le repos maintenir mes ſujets ;
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux eſprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances ;
Car après tout leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étois archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniſte
D'apprivoiſer le rude janſéniſte :
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle ;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'abſence eſt cruelle !
Que de dangers on eſſuie en amour !
On riſque, hélas ! dès qu'on quitte ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort & fait couler le ſang.

De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clervaux,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkimart, digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie, au milieu des frimats,
Depuis trois ans faisait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse & milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblou, qui renia son père,
Et Bartonay, qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de sa lance;
La mort les suit, la terreur les dévance.
Ils pensent voir en ce moment affreux
Un dieu puissant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête
Frère Lourdis criait à pleine tête:
» Elle est pucelle: Anglais, frémissez tous;
» C'est saint Denis qui l'arme contre vous;
» Elle est pucelle, elle a fait des miracles;
» Contre son bras vous n'avez point d'obstacles.
» Vite à genoux, excrémens d'Albion,
» Demandez-lui sa bénédiction.
Certain Anglais, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère;
On vous le lie; & le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait criant:

Je ſuis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle ; elle aura la victoire.
L'homme eſt crédule, & dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu : c'eſt une molle argile.
Mais que ſur-tout il parait bien facile
De nous ſurprendre & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone & ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte & la confuſion,
Sur les Anglais répandent leur poiſon.
Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répetent,
Et la trompette & le ſon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens ſourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'aſſurance
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,
Marchez à droite ; il dit, & dans l'inſtant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux,
Dieu ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons tranſmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
Et cette gent de qui Dieu ſe moquait,
Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les affiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la PUCELLE.
Vous connaiffez l'impétueufe ardeur
De nos Français; ces fous font pleins d'honneur:
Ainfi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déja Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemont, font fortis des murailles,
Croyant déjà chaffer les ennemis,
Et criant tous: Où sont-ils! où font-ils!
Ils n'étaient pas bien loin; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embufcade avait mis dix cohortes.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe sur les bras;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble & petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le fang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraiffa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, de Pharfale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euffiez vu les lances hériffées,
L'une fur l'autre en cent tronçons caffées:
Les écuyers, les chevaux renverfés,
Deffus leurs pieds dans l'inftant redreffés;

Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumiere;
De tous côtés, voler, tomber à bas,
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur,
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit les vastes balances
Où dans le ciel on pese les humains.
D'une main sûre il pesa les destins,
Et les héros d'Angleterre & de France.
Nos Chevaliers pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouvèrent;
Du grand Talbot les destins l'emportèrent:
C'était du ciel un secret jugement.
Le Richemont se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse;
Le vieux Saintraille au-dessus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'ose dire où:
Mais que je plains sa gentille maîtresse!
Dans un marais la Trimouille enfoncé,
N'en put sortir qu'avec un bras cassé:
Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés, & qu'au lit ils se tinssent.
Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étaient moqués de saint Denis.
Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grace:
Quesnel l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.

Un chacun d'eux laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & sa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglais plus prompt que les éclairs;
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, & se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes:
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois,
Unis ensemble & frappant à la fois.
Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint: Jeanne & l'autre héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant: VIVE FRANCE,
Au coin d'un bois où régnoit le silence:
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain!
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim & lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune & d'Eole.
Un certain chien qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête;

Virant sa queue, & portant haut sa tête :
Devant eux marche, & se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois :
Venez par-là, messieurs, suivez-moi vîte ;
Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
Et se faisant tous deux de tems en tems
Sur leur exploits de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle ;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'état le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses desirs,
Et préférait l'état à ses plaisirs.
Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaste étendue :
De marbre blanc était bâti le mur :
Une dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaspe pur ;
De porcelaine était la balustrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie ; aussi-tôt vingt trompettes
Se font entendre, & quarante estafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers

Dans le palais par la main les conduifent,
Et dans des bains filles les introduifent
Honnêtement ; puis lavés, effuyés,
D'un déjeûner amplement feftoyés,
Dans de beaux lits brodés ils fe couchèrent,
Et jufqu'au foir en héros ils ronflèrent.
Il faut favoir que le maître & feigneur
De ce logis digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaftes cieux habitans éternels,
De qui fouvent les grandeurs infinies
S'humanifaient chez les faibles mortels.
Or cet efprit mêlant fa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le feigneur Conculix,
Grand Négromant, & le très-digne fils
De cet incube & de la fœur Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur defcendant de fa fphère,
Lui dit: Enfant, tu me dois la lumière ;
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Le Conculix né très-voluptueux,
Et digne en tout de fa noble origine,
Dit: Je me fens de race bien divine,
Car je raffemble en moi tous les defirs,
Et je voudrois avoir tous les plaifirs.
Des voluptés raffafiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme & comme femme ;
Etre la nuit du fexe féminin,
Et tout le jour du fexe mafculin.
L'incube dit : TEL SERA TON DESTIN.

Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature.
Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant, eh quoi ! celui de plaire.
Dieu pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné :
Et l'impudique avait dessous le linge,
Odeur d'un bouc, & poil gris d'un vieux singe;
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles.
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'accordait pas le plaisir malhonnête,
Bouchait son nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie,
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend.
Chez Conculix un soupé fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans surchargeaient sa coëffure :
Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés,
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table.

Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe ;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait : J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage.
Lors Conculix, qui le crut impuiſſant,
Chaſſa du lit le guerrier languiſſant :
Et prononça la ſentence fatale,
Criant aux fiens : Sergens, qu'on me l'empale.
Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de ſa patrie,
S'en va périr, au printems de ſa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Déja du jour la belle avant-courière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous ſavez que cet inſtant préfix
Changeait madame en monſieur Conculix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire ; & lui fourrant au ſein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déja l'héroïne empeſtée
D'un gros baiſer de ſa bouche infeſtée.
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.

Le magot tombe & roule en bas du lit,
Les yeux se poche, & le nez se meurtrit.
Il crie, il heurle. Une troupe profane
Vient à son aide : on vous empoigne Jeanne,
On va punir sa fière cruauté
Par l'instrument chez les Turcs usité.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Faisait à Dieu sa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuse & fière,
De tems en tems étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient, c'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lys vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.
Non moins superbe, & non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse
Dans leur pitié mettait trop de tendresse :
Leurs feux secrets, par un destin nouveau,
Ne s'échappaient qu'au bord de leur tombeau.
Et cependant l'animal amphibie

A ſon dépit joignant la jalouſie,
Faiſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on embrochât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie : ARRÊTEZ ; GARDEZ-VOUS D'EMPALER ;
N'EMPALEZ PAS. Ces mots font reculer
Les fiers liſteurs. On regarde ; on aviſe
Sous le portail un grand homme d'égliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon ;
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourſuit d'une courſe légere ;
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyere,
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné :
Ainſi le fils de ſaint François d'Aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon gros muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe & ne lâchant point priſe.
En arrivant il crie à Conculix :
Au nom du diable & par les eaux du Stix,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pſeautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux ;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & ſi cette Pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;

D'un cordelier éprouve le pouvoir;
Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce mien mulet de me porter si digne;
Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laissons aller ce gendarme profane;
Qu'on le délie, & qu'on nous laisse Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris.
On vous dira, qu'il n'est point de femelle,
Tant pudibonde & tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aise en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas;
Et ce secours infernal & lubrique,
Semblait horrible à son ame pudique.
Elle pleurait, elle implorait les cieux;
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De tems en tems fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue
Le bon Dunois était désespéré;
Quoi! disait-il, ce paillard décloîtré
Aura ma Jeanne & perdra ma patrie!
Tout va céder à ce sorcier impie!
Tandis que moi discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachais mon amour.
Pour Conculix, le discours énergique
Du cordelier fit sur lui grand effet.
Il accepta le marché séraphique.
Ce soir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez-vous prêts... Cependant je pardonne
A ces marmots, & vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,

Frapa trois coups fur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, & prit de la pouffière,
Que fur la bête il jetta par derrière,
En lui difant ces mots toujours puiffans,
Que Zoroaftre enfeignait aux Perfans. . .
A ces grands mots dits en langue du diable,
O grand pouvoir, ô merveille ineffable!
Notre mulet fur deux pieds fe dreffa,
Sa tête oblongue en ronde fe changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent:
Sous fon bonnet fes oreilles fe tinrent.
Ainfi jadis ce fublime empereur,
Dont Dieu punit le cœur dur & fuperbe,
Sept ans cheval & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.

Du ceintre bleu de la célefte fphère,
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le trifte & piteux cas.
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer fur la terre.
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré fur les bras
Par fon voyage une fâcheufe affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre;
Il fe plaignit que monfieur faint Denis,
Sans aucun ordre & fans aucun avis,
A fes Bretons eût fait ainfi la guerre.
George & Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les faints Anglais ont dans leur caractère
Je ne fais quoi de fier & d'infulaire.
Mais il eft tems, lecteur, de m'arrêter;

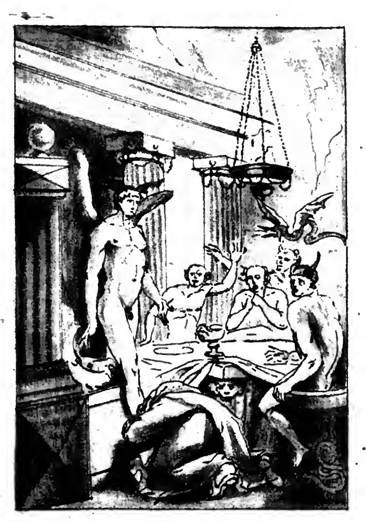
Il faut fournir une longue carrière :
J'ai peu d'haleine, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel & ſur la terre.

CHANT V.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer. Il raconte son aventure aux diables.

O Mes amis! vivons en bons chrétiens,
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des Vauriens;
A leurs deſirs ils ſe livraient en proie;
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez les filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il! La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, monſieur, qu'on vous enterre.
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Nitouche.
On pſalmodie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas! le tout en vain.
Aux pieds du lit ſe tapit le malin,

Ouvrant



Le Cordelier plein d'une Sainte horreur.
Baise a genoux l'ergot de son seigneur :
Puc. Ch. 5.

Ouvrant la griffe; & lorſque l'ame échappe
Du corps chétif, au paſſage il la happe;
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne ſéjour de ces esprits pervers.
Mon cher lecteur, il eſt tems de te dire,
Qu'un jour Satan, ſeigneur du ſombre empire,
A ſes vaſſaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal:
On avait fait une énorme recrue;
Et les démons buvaient là bien-venue
D'un certain pape & d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés & de quarante moines,
Tous frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux braſiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait au milieu de ſes pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On frédonnait quelque chanſon à boire,
Lorſqu'à la porte il s'élève un grand cri:
Ah! bonjour donc: vous voilà, vous voici!
C'eſt lui, meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,
C'eſt Grisbourdon notre féal ami:
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici;
Et bras deſſus & bras deſſous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſé, vers le lieu du feſtin.
Satan ſe lève, & lui dit: Fils du diable,
O des frapparts ornement vénérable!

Certes si-tôt je n'espérais te voir;
Chez les humains tu m'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir !
Par toi la France était mon séminaire;
En te voyant je perds tout mon espoir:
Mais du destin la volonté soit faite;
Bois avec nous, & prends place à ma droite.

Le cordelier plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde;
Abîme immense où s'engloutit le monde;
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan des Princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion, maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage.
Vous y grillez, sage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce;
Juste Aristide, & vertueux Solon,

Tous malheureux morts ſans confeſſion.
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'iſtoire & pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne,
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un payen!
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire;
Et ſaint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs gangrené de forfaits.
Parmi ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai! criait avec ſurpriſe
Le moine gris: ô rigueur! ô deſtin!
Quoi! ce héros fondateur de l'égliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux!
Lors Conſtantin dit ces triſtes paroles:
J'ai renverſé le culte des idoles:
Sur les débris de leurs temples fumans
Au dieu du ciel j'ai prodigué l'encens;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême

N'eurent jamais d'autre objet que moi-même :
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes sacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang
Ont cimenté ma fortune & mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chère,
J'ai massacré mon malheureux beau-père ;
Dans les plaisirs & dans le sang plongé,
Faible & barbare en ma fureur jalouse,
Ivre d'amour, & de soupçons rongé,
Je fis périr mon fils & mon épouse.
O Grisbourdon ! ne sois plus étonné,
Si comme toi Constantin est damné.
Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome,
Dans ce bas lieu brûleront à jamais.
Le Pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, & vouloir qu'on les chomme.
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lit leurs arrêts ;
Et chacun d'eux jugé sur ses forfaits,
Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
Riant au nez du sire Constantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands,
Si sottement célébrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourmens,
Dans les enfers le très-révérend frère

Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce ſaint Louis, le père des Bourbons.
Il maudiſſait la cruelle manie
Qui ſur la foi d'un fourbe Ultramontain
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin
Sans nuls galans ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la Turque Syrie
Aſſaſſiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, inſenſé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, & le méritait bien.
Homme pieux, ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère,
Onc ne tâta de biſque, d'ortolans,
Onc ne mangea ni perdrix, ni faiſans.
Sur un chalit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eut mieux fait certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire;
C'eſt ſur ma foi pour aller au démon,
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les Quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélérins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!

Mais ſans remords dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas & l'affreuſe indigence.
Il appauvrit, il dévaſta la France :
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains!
Le Grisbourdon le vit, & ſut ſe taire.
Dans un réduit à feu de réverbère,
Il vit bouillir maint grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, & nonnains d'Italie ;
De tous les rois les graves confeſſeurs ;
De nos beautés les paillards directeurs ;
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux au défaut de la main,
Faiſait la nique à Luther ſon confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A ſon regard farouche, atrabilaire,
On connoiſſait de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe & digne d'un tyran.
Tout en cuiſant, il ſemblait être encore
Dans ſa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un eſprit dégagé
Des contes vieux, & du ſot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juſte ennemi, toutefois indiſcret,

De saint auteur, de sainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime étoit
De raisonner mieux que lui ne faisait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre & voir à ses genoux
Lui crier grace & demander la vie
Ce Nivernois * dont il fut si jaloux,
Ce sot prélat, faiseur de boutonnieres,
Galant chéri des jeunes chambrieres,
Qui préféra les caffards Genevois
Aux bonnes gens du pays Champenois.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire.
Baiser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire.
Et ce paillard doit périr sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
  Le cordelier d'une voix de tonnerre,
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit: Maraut, de quel droit sur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux!
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zele ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles.
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage,
Où de sa main Lucifer même a peint

* SPISAME, Evêque de Nevers.

Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit.
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener, & gennir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé:
Et des damnés chez les races futures
Il devinait les noires aventures,
Mieux que prophète, ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie,
Venant calmer sa claustrade furie,
Il apperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard motié blanc, motié noir,
Portant crinière en étoile arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier riant d'un ris malin,
Se dit tout bas: Cet homme est jacobin.
» Quel est ton nom! s'écria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique:
» Hélas! mon fils, je suis saint Dominique.
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon;
Il se signait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un si grand saint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le sacré protecteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Certes ici la grace est en défaut,
Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique!
Pauvres humains qu'on est trompé là-haut!

Et puis allez dans vos cérémonies,
De tous les ſaints chanter les litanies.
Lors repartit avec un ton dolent,
Notre Eſpagnol au manteau noir & blanc:
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas!
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas:
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer eſt cuit bien triſtement;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi je ſuis dans la noire ſequelle,
Très-juſtement, pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.
Non que je ſois condamné ſans retour.
J'eſpere encor me trouver quelque jour
Avec les ſaints, au ſéjour de la gloire;
Mais en ces lieux je fais mon purgatoire.
Oh! quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire
Combien de ſaints on rencontre en enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix:
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte;
Conte-nous donc par quel étonnant cas

Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas ;
Je vous dirai mon étrange aventure,
Elle pourra vous étonner d'abord ;
Mais il ne faut me taxer d'impoſture,
On ne ment plus ſi-tôt que l'on eſt mort.
J'étais là-haut, comme on ſait, votre apôtre;
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah ! l'animal inſigne !
Ah, le grand homme ! ah, quel rival condigne !
Mon muletier ferme dans ſon devoir,
De Conculix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zele.
Le Conculix, ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle :
Entre mes bras elle ſe débattait :
Le muletier par-deſſus la tenait,
Et Conculix de bon cœur ricannait.
Mais croirez-vous ce que je vais vous di e ?
L'air s'entr'ouvrit, & du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel, lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, & vous ſavez pourquoi ;
Je vis deſcendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une ſelle

D'un beau velours, & fur l'arçon d'icelle
Etait un fabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui fortait une aile,
Dont il volait, & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
Dieu foit loué, voici venir mon âne.
A ce difcours je fus tranfi d'effroi :
L'âne à l'inftant fes quatre genoux plie,
Leve fa queue & fa tête polie,
Comme difant à Dunois, monte-moi.
Dunois le monte, & l'animal s'envole
Sur notre tête, & paffe & caracole.
Dunois planant le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol foudain.
Mon cher Satan, mon feigneur fouverain,
Ainfi, dit-on, lorfque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre,
Tu vis fur toi s'élancer faint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.
Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la forcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le fourcil noir & le vifage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente ;
De blonds cheveux fe jouaient fur mon fein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiffante.
J'avais tout l'art du fexe féminin.
Je compofais mes yeux & mon vifage ;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, & qui toujours engage.

Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus fage ;
J'eusse amolli le cœur le plus fauvage ;
Car j'avois tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr : ce héros invincible
Avait levé fon braquemart terrible ;
Son bras était à demi defcendu,
Et Grisbourdon fe croyoit pourfendu.

Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Médufe eût vu jadis la tête,
Etait en roc mué foudainement :
Le beau Dunois changèa bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber fa redoutable épée :
Je vis Dunois fentir à mon afpect
Beaucoup d'amour & beaucoup de refpect.
Qui n'aurait cru que j'euffe eu la victoire !
Mais voici bien le pis de mon hiftoire.

Le muletier qui preffait dans fes bras
De Jeanne d'Arc les robuftes appas,
En me voyant fi gentille & fi belle,
Brûla foudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le foupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groffier connaître l'inconftance !
Il lâcha prife, & j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne ; ah, funefte beauté !
A peine Jeanne eft-elle en liberté,
Qu'elle apperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiffé tomber par terre.
Du fer tranchant fa dextre fe faifit,

Et

Et dans l'inſtant que le ruſtre infidèle
Quittait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon, Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois!
Et que le ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les diables!
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'aſſez bon cœur.

CHANT VI.

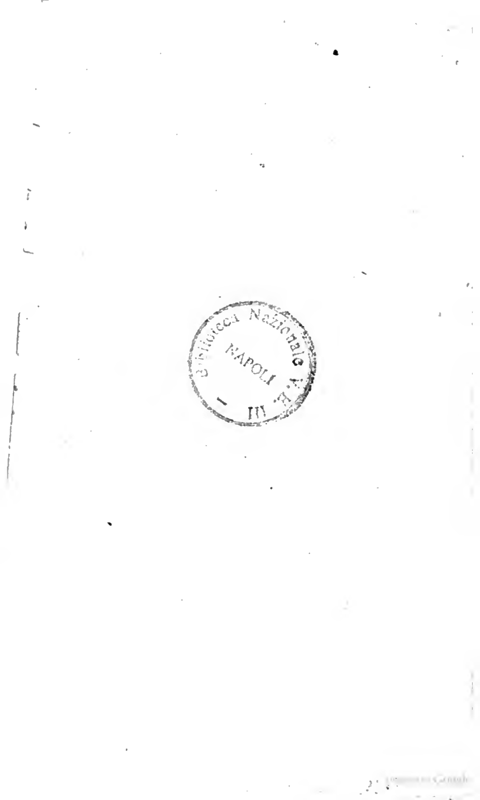
AVENTURE D'AGNÈS ET DE MONROSE. TEMPLE DE LA RENOMMÉE. AVENTURE TRAGIQUE DE DOROTHÉE.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer.
Dreffons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui fe paffe au monde.
Ce monde, hélas! eft bien un autre enfer.
Je vois par-tout l'innocence profcrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite;
L'efprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainfi que les vertus.
Une rampante & lâche politique
Tient lieu de tout, eft le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le fage arme la main des fots:
Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Trifte & penfif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible au crime du plus fort.
Chétifs mortels infenfés & coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir!
Ah! malheureux qui péchez fans plaifir,
Dans vos erreurs foyez plus raifonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés:
Et puifqu'il faut que vous foyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.



A ses genoux le Chetif Muletier!
Craignant pour soi le sort du Cordelier.

Pucelle Ch. 6.



Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI
III

Agnès Sorel sut en user ainsi :
On ne lui peut reprocher en sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, & je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout saint n'est pas pucelle.

Quand Jeanne d'arc défendait son honneur,
En combattant avec tant de bonheur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut tranchée,
Notre âne aîlé qui dessus son harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il ! l'amour ;
Le tendre amour, & la naissante envie,
Dont en secret son ame était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel doux espoir, quelle flamme hardie,
Pressaient déja ce héros d'Arcadie.

Il prend son vol, & Dunois stupéfait
A tire d'aîle est porté comme un trait.
Il regardait de loin son héroïne,
Qui toute nue, & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang, se frayait un chemin.
Le Conculix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, son peuple aérien,
En cent façons volent sur son passage.
Jeanne s'en moque, & passe avec courage.
Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire

L'art étonnant de ce palais de cire,
De toutes parts un essaim bourdonnant
Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage;
Un peuple aîlé lui couvre le visage;
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ses deux mains il frappe, il se démène,
Dissipe, tue, écrase par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainsi que la Pucelle fière
Chassait au loin cette foule légère.
A ses genoux le chétif muletier,
Craignant pour soi le sort du cordelier,
Tremble & s'écrie : » O pucelle ! ô ma mie !
» Dans l'écurie autrefois tant servie,
» Quelle furie ! épargne au moins ma vie;
» Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
» Tu vois mes pleurs; ah ! Jeanne ! je me meurs.
Jeanne répond : Faquin, je te fais grace;
Dans ton vil sang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne sera point plongé.
Végète encor, & que ta lourde masse
Ait à l'instant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet translater;
Mais ne m'importe ici de la figure,
Homme ou mulet tu seras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi;
Ça qu'on se courbe. Elle dit, & la bête
Baisse à l'instant sa chauve & lourde tête,
Marche des mains, & Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour Conculix, honteux, plein de colère,

Il s'en alla murmurer chez son père.
Mais que devint la belle Agnès Sorel !
Vous souvient-il de son trouble cruel !
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue !
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très-brusquement, & courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier & soldat,
Que l'un s'enfuit, & que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre & la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garderobe ;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant & sans bruit,
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point ; car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche & selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.

Son écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine:
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre & la cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour
Or, de Chandos le très-fidèle page,
(Monrose était le nom du personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers le bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope & crie: Ah mon maître! ah seigneur!
Vous poursuit-on! Charlot est-il vainqueur!
Où courez-vous! Je vais par-tout vous suivre:
Si vous mourez, je cesserai de vivre:
Il dit, & vole; & le vent emportait
Lui, son cheval & tout ce qu'il disait.
La belle Agnès qui se croit poursuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie:
Le page y vole, & plus elle s'enfuit,

Plus notre Anglais avec ardeur la fuit.
La jument bronche, & la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, fur la terre étendue.
Le page arrive auffi prompt que les vents;
Mais il perdit l'ufage de fes fens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un fein d'albâtre, & cuiffes dont l'amour
A deffiné la forme & le contour.

Bel Adonis, telle fut ta furprife,
Quand la maîtreffe & de Mars & d'Anchife,
Du haut des cieux, le foir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus fans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverfé
Son corps divin de fatigue haraffé;
Bonnet de nuit n'était point fa coëffure,
Son cu d'ivoire était fans meurtriffure.
Mais Adonis à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglais fe fentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de refpect & de crainte;
Il prend Agnès, & l'embraffe en tremblant:
Hélas! dit-il, feriez-vous point bleffée!
Agnès fur lui tourne un œil languiffant,
Et d'une voix timide, embarraffée,
En foupirant elle lui parle ainfi:
» Qui que tu fois qui me pourfuis ici,
» Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
» N'abufe point du malheur qui m'opprime:
» Jeune étranger, conferve mon honneur,

» Sois mon appui, fois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna fon vifage,
Trifte, confufe, & tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi fon amant.
Monrofe ému, fut un tems en filence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant :
» O de ce monde adorable ornement,
» Que fur les cœurs vous avez de puiffance !
» Je fuis à vous, comptez fur mes fecours ;
» Vous difpofez de mon cœur, de mes jours,
» De tout mon fang : ayez tant d'indulgence
» Que d'accepter que j'ofe vous fervir,
» Je n'en veux point une autre récompenfe :
» C'eft être heureux que de vous fecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arrofe fes charmes,
Et les endroits de rofes & de lis,
Qu'avaient la felle & la chûte meurtris.
La belle Agnès rougiffait fans colère,
Ne trouvait pas fa main trop téméraire,
Et le lorgnait fans crainte, fans effroi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé fa bouteille ;
Rare beauté, dit-il, je vous confeille
De cheminer jufques au bourg voifin,
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul foldat ne demeure ;
Nous y ferons avant qu'il foit une heure.
J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
Et coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence

Une beauté digne d'un roi de France.
La dame errante approuva ſon avis :
Monroſe étoit ſi tendre & ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.
Quelque cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira : Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès reſpectueux & ſage !
Qu'il ne prît point la moindre liberté !
Ah laiſſez-là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, & ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De contes vieux & de galanterie.
Notre écuyer de cent pas en cent pas
S'approchait d'elle, & baiſait ſes beaux bras,
Le tout d'un air reſpectueux & tendre ;
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon écuyer la mène
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes appas ;
Monroſe court, & va tout hors d'haleine
Chercher par-tout pour dignement ſervir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
Cette beauté déja ſa ſouveraine.
O jeune enfant ! dont l'amour & l'honneur

Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale!
  Dans ce logis, ciel! que vais-je avouer!
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat informé du voyage
Du beau Monrose & de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage,
A quatre pas reposaient tant d'attraits,
Pressé soudain de son desir infâme,
Les yeux ardens, le sang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un désespéré,
Ferme la porte & les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faisait en ce même moment
Le beau Dunois sur son âne volant.
  Au haut des airs où les Alpes chenues
Portent leur tête & divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidelles;
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
  Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;

Mais ces chemins ſont tous bien dangereux ;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel olympe
Eſt arrivé ſans trop ſavoir par où ;
Chacun y court, & tandis qu'un y grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.
De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille & bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon.
Le ſage ment, & dit une ſottiſe.
La Renommée eſt donc en ces hauts lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Eſcorte vaine, & de vent enivrée,
Vont tous priant, & criant à genoux :
O Renommée ! ô puiſſante déeſſe !
Qui ſavez tout, & qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiſcrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à ſa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros :
L'autre eſt... au cu, puiſqu'il faut vous le dire :
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, proſe de Marivaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,

Qui l'un par l'autre éclipsés tour-à-tour,
Faits en un mois, périssent en un jour;
Ensevelis dans le fond des collèges,
Rongés de vers, eux & leurs privilèges.

Gentil Dunois sur ton âne monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux qu'avec justice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardais ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantait tes esprits!
Car tu voyois dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes,
Non-seulement des sièges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas,
Mais des vertus encor plus difficiles;
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te bénissant au sein de leurs asyles;
Des gens de bien à la cour protégés;
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi contemplant son histoire,
Se complaisait à jouir de sa gloire.
Son âne aussi s'amusait à se voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle disait: » Voici l'horrible jour
» Où dans Milan la sentence est dictée:
» On va brûler la belle Dorothée.
» Pleurez, mortels, qui connaissez l'amour.
Qui! dit Dunois, quelle est donc cette belle!
Qu'a-t-elle fait! pourquoi la brûle-t-on!
Passe après tout si c'est une laidron;

Mais

Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les faints ! c'eft chofe trop cruelle.
Comme il parlait, la trompette reprit :
» Tel eft l'arrêt, hélas ! il eft écrit :
» O Dorothée, ô pauvre Dorothée !
» Qu'en feu cuifant tu vas être jetée,
» Si la valeur d'un chevalier loyal
» Ne te ravit à ce brafier fatal.

A cet avis Dunois fentit dans l'ame
Un prompt defir de fecourir la dame.
Car vous favez que fi-tôt qu'il s'offrait
Occafion de marquer fon courage,
Venger un tort, redreffer quelque outrage,
Sans raifonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à fon âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne auffi-tôt fes deux ailes étend ;
Un Chérubin va moins rapidement.
Il voit déjà la ville où la juftice
Arrangeait tout pour cet affreux fupplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monftres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure & déjà larmoyant :
Sur un balcon l'archevêque & fes prêtres
Obfervent tout d'un œil ferme & content.

Quatre alguazils amènent Dorothée,
Nue en chemife, & de fer garrottée ;
Le jufte excès de fon affliction,
Le défefpoir & la confufion,

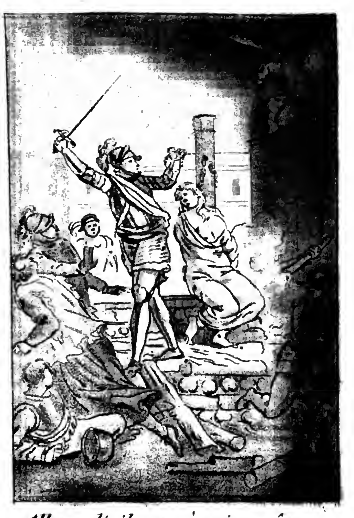
Devant ses yeux répandent un nuage ;
Des pleurs amers inondent son visage,
Elle entrevoit d'un œil mal assuré
L'affreux poteau pour sa mort préparé ;
Et ses sanglots se faisant un passage :
» O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
» Règnes encor en ces momens d'horreur ! ..
Elle ne put en dire davantage ;
Et bégayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle était encor belle.
Un scélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infâme champion,
La dague au poing vers le bûcher s'avance ;
Le front armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut : Messieurs, je jure Dieu,
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux ;
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots, il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche ;
On frémissait à son aspect farouche ;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât justifier :
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, & nul n'osait répondre.
Le fier prélat, du haut de son balcon,

Encourageait le cruel champion.
Le beau Dunois qui planait fur la place,
Fut fi touché de l'infolente audace
De ce pervers ; & Dorothée en pleurs
Etait fi belle au fein de tant d'horreurs,
Son défefpoir la rendait fi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il faute à terre, & d'un ton élevé :
C'eft moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage
Que Dorothée eft vertueufe & fage ;
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, & menteur déloyal.
Je veux d'abord favoir de Dorothéé,
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eft fon cas, & par quel guet-à-pan
On fait brûler les filles à Milan ;
Il dit, le peuple à la furprife en proie
Pouffa des cris d'efpérance & de joie.
Sacrogorgon, qui fe mourait de peur,
Fit comme il put femblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat fous fa mine hypocrite
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air humble & courtois.
Et cependant que la belle lui conte
En foupirant fon malheur & fa honte,
L'âne divin fur l'églife perché
De tout ce cas paraiffait fort touché :
Et de Milan les dévotes familles
Béniffaient Dieu qui prend pitié des filles.

CHANT VII.

DUNOIS RAVIT L'INNOCENTE DOROTHÉE A LA SAINTE INQUISITION.

LORSQU'AUTREFOIS, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe;
Je déteſtai l'empire des amours;
Mais d'offenſer par le moindre diſcours,
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidèles,
Vous comprenez à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage;
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Ce fier prélat qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!
  Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'eſpoir;



Allons, dit il, venez à moi, mon âne:

Puc. Ch. 7

Mais avant tout il convenait ſavoir,
Les attentats dont elle était chargée.
  O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin, qui deſcendez des cieux,
Vous, qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quel eſt mon innocence.
Dunois reprit: Je ne ſuis qu'un mortel;
Je ſuis venu par une étrange allure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame & vertueuſe & pure;
Mais dites-moi pour Dieu votre aventure.
  Lors Dorothée en eſſuyant ſes pleurs,
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit: L'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous monſieur de la Trimouille!
Oui, dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami.
Peu de héros ont une ame auſſi belle;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle, c'eſt lui-même.
Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, & j'oſe être aſſurée,
Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor; car il eſt trop aimé.
  Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame,
Votre beauté vous répond de ſa flamme;
Je le connais, il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidèle comme au roi.

L'autre reprit : ah ! monfieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux,
Où de mon cœur il fe rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raifon
Eût pu favoir fi je l'aimais ou non.
Ce fut, monfieur, ô moment délectable !
Chez l'archevêque où nous étions à table,
Que ce héros plein de fa paffion
Me fit, me fit fa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
Mon fang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaifir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit vifite :
Elle fut courte, il s'en alla bien vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappellait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête à tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baifers fur mes lèvres ravis.
Le lendemain il ofa davantage,
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je, hélas ! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs & ma honte,
Sans que je fache, ô digne chevalier !
A quel héros j'ofe me confier !
Lors le guerrier par pure obéiffance,

Dit sans vanter ses faits ni sa naissance,
Je suis DUNOIS. C'était en dire assez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi! vos bontés font voler à mon aide
Ce grand DUNOIS, ce bras à qui tout cède!
Gentil guerrier! noble fils de l'amour!
Eh quoi! c'est vous! vous l'espoir de la France
Qui me sauvez & l'honneur & le jour!
Votre nom seul aurait ma confiance.
Vous savez donc, brave & gentil Dunois,
Que mon amant au bout de quelques mois
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeste, & maudite Angleterre!
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amant était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute,
Et vous savez, monsieur, ce qu'il en coûte:
Ce fier devoir fait seul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs:
Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais sans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le présent amoureux,
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un tendre écrit sur-tout il me laissa,
Que de sa main le ferme amour traça.
C'était, monsieur, une juste promesse,
Un cher garant de sa sainte tendresse:
On y lisait: » Je jure par l'amour,
» Par les plaisirs de mon ame enchantée,
» De revenir bientôt en cette cour,

» Pour époufer ma chère Dorothée.
Las! il partit, il porta fa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eft encore
Dans ces remparts, où l'apella l'honneur.
S'il y favait quels maux & quelle horreur
Sont loin de lui le prix de mon ardeur!
Non, jufte ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.
Il partit donc, & moi je m'en allai,
Loin des foupçons d'une ville indifcrète,
Chercher aux champs une fombre retraite,
Conforme aux foins de mon cœur défolé.
Mes parens morts, libre dans ma trifteffe,
Cachée au monde, & fuyant tous les yeux,
Dans le fecret le plus myftérieux
J'enfevelis mes pleurs & ma groffeffe.
Mais par malheur, helas! je fuis la nièce
De l'archevêque. A ces funeftes mots
Elle fentit redoubler fes fanglots.
Puis vers le ciel tournant fes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en fecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils confolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'Archevêque il prit en fantaifie
De venir voir quelle efpèce de vie
Menait fa nièce au fond de ces forêts;
Pour ma campagne il quitta fon palais;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préfent cher & funefte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je détefte,
Perça fon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua. Ciel que je fus furprife!

Je lui parlai des devoirs de fon rang,
De fon état, des nœuds facrés du fang.
Je remontrai l'horreur de l'entreprife;
Elle outrageait la nature & l'églife.
Hélas! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique efpoir.
Il fe flattait que mon cœur indocile,
D'aucun objet ne s'était prévenu;
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que fon triomphe en ferait plus facile;
Il m'accablait de fes foins fatiguans,
De fes defirs rebutés & preffans.

Hélas! un jour que toute à ma trifteffe
Je relifais cette douce promeffe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lifant me furprit.
Il fe faifit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes fecrets, ma flamme & fon rival.
Son ame alors jaloufe & forcenée,
A fes defirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte & toujours m'épiant,
Il fut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et fe fentant fur moi cet avantage,
Ah! me dit-il, n'eft-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être fage!
Et vos faveurs feront le feul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi!
Ofez-vous bien me faire réfiftance!

Y penſez-vous ! vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas:
Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jettai tremblante à ſes genoux ;
J'atteſtai Dieu : je répandis des larmes.
Lui furieux d'amour & de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverſe, & va me violer ;
Je me débats, ſans que je me dégage :
A mon ſecours il fallut apeler ;
Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel ! ſouffrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon viſage.
On vient au bruit ; l'archevêque à l'inſtant
Joint à ſon crime un crime encor plus grand.
Chrétiens, dit-il, ma nièce eſt une impie :
Je l'abandonne, & je l'excommunie :
Un hérétique, un damné ſurborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur :
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mère !
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'Inquiſition.
Il ne fit point une menace vaine :
Et dans Milan le traitre arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraine
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule & triſte nourriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour des morts, & tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,

Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
Vous les voyez ces brasiers dévorans,
C'est-là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'est-là, c'est-là, sans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachoit la vie avec l'honneur.
Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage,
Pris ma défense & pour moi combattu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'église ils n'ont point de courage.
Ardens au mal, de glace pour le bien :
Qu'attendre hélas ! d'un cœur italien !
Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole ;
Mais un Français n'est alarmé de rien,
Il braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe avec bonnet quarré,
Criait d'un ton de vrai MISERERE :
» On fait savoir de par la sainte église,
» Par Monseigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le ciel favorise,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infâme chevalier,
» Comme infidèle, hérétique & sorcier:

» Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne.
Cruel prélat, Busiris en soutane,
C'était, perfide, un tour de ton métier;
Tu redoutais le bras de ce guerrier;
Tu t'entendais avec le saint office,
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
Tout aussi-tôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, elle en recule trois;
Puis marche encor, puis se signe & s'arrête.
Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr;
De ce sorcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon;
Ils font leur ronde, & de leur eau salée
Bénoîtement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon :
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne par-tout la bénédiction.
Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors saisissant de son bras redoutable
Sa grande épée, & de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher & sacré garant.
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne descend, Dunois monte & soudain

Il

Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le STERNUM & le bras :
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme ATLAS.
Qui voit tomber fon nez & fa mâchoire,
Qui fon oreille & qui fon HUMERUS ;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit difant fes OREMUS.
L'âne, au milieu du fang & du carnage,
Du paladin feconde le courage ;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiffant la vifière,
Toujours jurant s'en allait en arrière ;
Dunois le joint, l'atteint à l'os PUBIS,
Le fer fanglant lui fort par le COCCIS :
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie :
Béni foit Dieu, le barbare eft fans vie.
Le fcélérat encor fe débattait
Sur la pouffière, & fon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit : Ame traîtreffe,
L'enfer t'attend, crains le diable, & confeffe
Que l'archevêque eft un coquin mitré,
Un raviffeur, un parjure avéré,
Que Dorothée eft l'innocence même,
Qu'elle eft fidelle au tendre amant qu'elle aime.
Et que tu n'es qu'un fot & qu'un fripon.
Oui, monfeigneur : oui, vous avez raifon ;
Je fuis un fot, la chofe eft par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit : fon ame alla chez le démon.
Ainfi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'inſtant même où ce bravache infâme
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer
Portant ſalade avec lance dorée :
Deux poſtillons à la jaune livrée,
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement & d'amour tranſportée,
Ah ! Dieu puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! ſerait-il bien poſſible !
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.
Les Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.
Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit
Eſt-ce donc-là le but de mon ouvrage !
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe & du peuple & du trône,
Qui, ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,
Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.
Sur-tout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits:

Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne & ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt ?
Et franchement, dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée ;
Si le Seigneur du haut du firmament
Sauva le jour à cette infortunée ;
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut être eſt plus commun ;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avouerai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je ſuis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes.
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes,
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

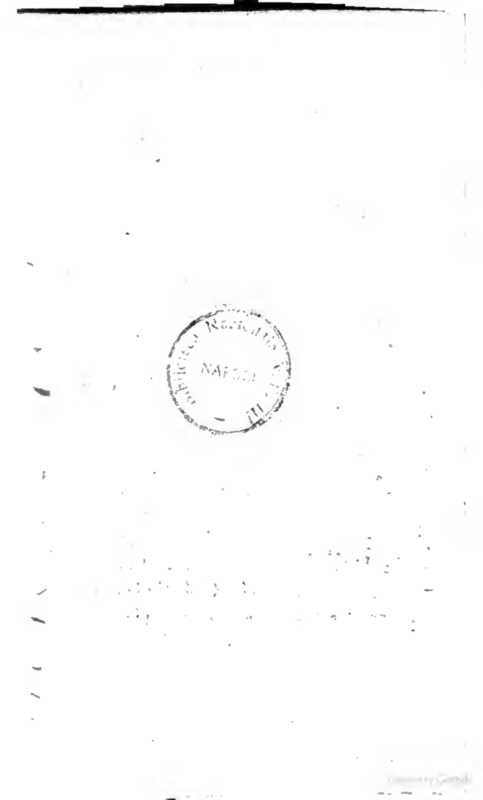
CHANT VIII.

COMMENT LE CHARMANT LA TRIMOUILLE RENCONTRA UN ANGLAIS A NOTRE-DAME DE LORETTE, ET CE QUI S'ENSUIVIT AVEC SA DOROTHÉE.

QUE cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante !
Comme elle forme & l'eſprit & le cœur !
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage & l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur !
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante
Par ſa culture & ſa variété.
J'y vois ſur-tout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment.
Il fut écrit par notre abbé Tritême,
Savant Picard, de ſon ſiècle ornement;
Il prit Agnès & Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, & que je me fais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête & profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître & mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans !
De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable



------------ oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles
C. 8.



Triomphera de l'envie & du tems.
Le vrai me plaît, le vrai seul est durable.
  De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée & Dunois son vengeur,
Et la Trimouille objet de son ardeur,
Ont de grands droits; & j'avoûrai sans honte
Qu'avec raison vous vouliez être instruit
Des beaux effets que leur amour produit.
  Près d'Orléans vous avez souvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour son bon roi signalant sa vaillance,
Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du sale fond de la fangeuse arène,
Notre héros en cent endroits froissé,
Un bras démis, le coude fracassé.
Vers les remparts de la ville assiégée
On reportait sa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On transporta, de crainte de surprise,
Mon paladin, par de secrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles soumise.
Un charlatan arrivé de Venise,
Adroitement remit son RADIUS,
Dont le pivot rejoignit L'HUMERUS.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers son maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidelle à sa tendresse,

Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.
Il courut donc à travers cent hasards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, & d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans : c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis : chacun se précipite :
On tombe, on crie : Arrivons, entrons vîte,
Nous n'aurons pas tel plaisir tous les jours.
Le paladin sût bientôt quelle fête
Allait chommer ce bon peuple Lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.
Ma Dorothée ! ô ciel ! Il dit & part,
Et son coursier s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuse audace
A dissipé tous ces monstres félons,
Où Dorothée interdite, éperdue,
Osait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise & du saisissement,
Et des transports dont cette ame si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, & si vif, & si tendre,

L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embarras, ſa pudeur & ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte!
Son la Trimouille ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-tems ſerrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée,
Il embraſſait, il baiſait tour-à-tour
Le grand Dunois, & ſa maîtreſſe, & l'âne.
Tout le beau ſexe aux fenêtres perché
Battait des mains, de tendreſſe touché;
On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé,
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
A l'air, le port, & le maintien d'Alcide,
Qui ſous ſes pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien & la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.
Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux:
Je ſens, dit-il, que je ſuis inutile
Aux doux plaiſirs que vous goûtez tous deux;
Il me convient de ſortir de la ville;
Jeanne & mon roi me rappellent près d'eux;
Il faut les joindre, & je ſens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de ſon âne.
Le grand Denis, le patron de nos loix,

M'a cette nuit préfenté fa figure ;
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta fa divine monture,
Pour fecourir les dames & les rois.
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Graces au ciel, Dorothée eft fervie,
Je dois fervir Charles fept à fon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le tems me preffe, & mon âne m'attend.
Sur mon cheval je vous fuis à l'inftant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eft auffi mon projet ;
Un defir vif dès long-tems me chatouille
De contempler la cour de Charles fept,
Sa cour fi belle, en héros fi féconde,
Sa tendre Agnès qui gouverne fon cœur,
Sa fière Jeanne en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient jufques au bout du monde,
Mais fur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière fecrète,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De vifiter fa maifon de Lorette,
S'il lui plaifait de me tirer du feu.
Tout auffi-tôt la mère du bon Dieu
Vous députa fur votre âne célefte ;
Vous me fauvez de ce bûcher funefte ;
Je vis par vous ; mon vœu doit fe tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.
Votre difcours eft très-jufte & très-fage,
Dit la Trimouille : & ce pélérinage

Eſt à mes yeux un devoir bien ſacré :
Vous permettrez que je ſois du voyage.
J'aime Lorette, & je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée
Fendez les airs, volez aux champs de Blois,
Nous vous joindrons avant qu'il ſoit un mois.
Et vous, madame, à Lorette appellée,
Venez remplir votre vœu ſi pieux;
Moi, j'en fais un digne de vos beaux yeux;
C'eſt de prouver, à tout heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée & la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'eſt & ſi ſage, & ſi belle.
Elle rougit. Cependant le griſon
Frappe du pied, s'élève ſur ſon aile,
Plane dans l'air, & laiſſant l'horiſon,
Porte Dunois vers les ſources du Rhône.
Le Poitevin prend le chemin d'Ancone,
Avec ſa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un roſaire pendait
De beaux grains d'or & de perles unies:
Le paladin ſouvent le récitait,
Diſait AVE : la belle répondait
Par des ſoupirs & par des litanies;
Et JE VOUS AIME, était le doux refrain
Des OREMUS qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaiſance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Céſène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux

De princes, ducs, comtes & cardinaux.
Le paladin eut par-tout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable & plus sage
Que Dorothée ; & nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage ;
Tant les seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards & de discrétion.
Enfin, portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend soin ;
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A LORETTO les anges s'arrêtèrent ;
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent ;
Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus industrieux,
Fut employé depuis par les saints pères,
Maîtres du monde, & du ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces augustes lieux.
Les deux amans de cheval descendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux se mirent ;
Puis chacun d'eux pour accomplir son vœu
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnoissance
Par la Madône & les moines du lieu.
Au cabaret les deux amans dînèrent ;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur & sans souci,

Qui venait voir la fainte Vierge auffi
Par paffe-tems, fe moquant dans fon ame
Et de Lorette, & de fa Notre-Dame,
Parfait Anglais, voyageant fans deffein,
Achetant cher des modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprifant les faints & leurs reliques.
De tout Français c'eft l'ennemi mortel;
Et fon nom eft Chriftophe d'Arondel.
Il parcourait triftement l'Italie,
Et fe fentant fort fujet à l'ennui,
Il amenait fa maîtreffe avec lui,
Plus dédaigneufe encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, infolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.
Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie;
Puis il parla de la vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis
Chez les Lombards, à monfieur faint Denis,
De foutenir en tout lieu la fageffe
Et la beauté de fa chère maîtreffe:
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame eft noble & d'un grand nom,
Qu'elle eft fur-tout auffi fage que belle;
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'efprit;
Mais Dorothée eft fort au-deffus d'elle;
Vous l'avoûrez: on peut fans l'abaiffer

Au second rang dignement la placer.
Le fier Anglais à ce discours honnête
Le regarda des pieds jusqu'à la tête :
Pardieu ! dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayiez à Denis fait un vœu ;
Et peu me chaut que votre dampiselle
Soit sage ou folle, & soit ou laide ou belle :
Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment, sans se vanter de rien.
Mais puisqu'ici vous avez l'impudence
D'oser prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enseignerai
Votre devoir ; & je vous prouverai
Que tout Anglais, en affaires pareilles,
A tout Français donne sur les oreilles ;
Que ma maîtresse en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuisses, taille, rondeur,
Même en sagesse, en sentiment d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine,
Et que mon roi (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra saura bien mettre à bas
Et votre maître, & sa grosse héroïne.
Eh bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous soudain ;
A vos dépens je soutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays & mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laisse le choix,
Soit à cheval, soit à pied, l'un & l'autre
Me sont égaux ; mon choix suivra le vôtre.
A pied, mort dieu ! dit le rude Breton ;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire

De

De partager ma peine & ma victoire ;
Point de cuirasse, & point de morion ;
C'est à mon sens une arme de poltron ;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aise,
Je veux tout nu vous soutenir ma thèse :
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.
Très-volontiers, dit d'un ton noble & doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en secret son ame fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.
Elle tremblait que Christophe Arondel
Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher la Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La dame Anglaise animait son Anglais
D'un coup d'œil fier & sûr de ses attraits ;
Elle n'avait jamais versé des larmes ;
Son cœur altier se plaisait aux alarmes,
Et les combats des coqs de son pays,
Avaient été ses passe-tems chéris.
Son nom était Judith de Rosamore,
Cher à Bristol, & que Cambridge honore.
Voilà déja nos braves paladins
Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains,
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie & leurs belles,
La tête haute, & le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en son profil ;
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baisser,

Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,
Et ſe porter les plus rudes atteintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou ſous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme & qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit,
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.
Le Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe;
Puis en arrière il ſaute allégrement,
Toujours en garde; & Chriſtophe à l'inſtant
Engage en tierce, & ſerrant la meſure,
Au ferrailleur inflige une bleſſure
Sur une cuiſſe; & de ſang empourpré
Ce bel ivoire eſt teint & bigarré.
Ils s'acharnaient à cette noble eſcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eſtime
De leur maîtreſſe, & pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorſqu'un bandit des états du ſaint père,
Avec ſa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ſes dévotions.
Le ſcélérat ſe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corſaire,
Mais ſaintement à la Vierge attaché,
Et ſans manquer récitant ſon roſaire,
Pour être pur & net de tout péché.
Il apperçut ſur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, & leurs brillantes ſelles,
Et leurs mulets chargés d'or & D'AGNUS.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.

Il vous enlève & Judith Rosamore,
Et Dorothée & le bagage encore,
Mulets, chevaux, & part comme un éclair.
Les champions tenaient toujours en l'air
A poing fermé leurs brandissantes lames;
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avise le premier
Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer;
Il s'ébahit, & son arme pointue
Reste en sa main sans force & sans effet.
Sire Arondel demeure stupéfait:
Tous deux restaient, la prunelle effarée,
Bouche béante & la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
Très-sottement; courons vîte après elles;
Reprenons-les, & nous nous rebattrons,
Pour leurs beaux yeux, quand nous les trouverons.
L'autre en convient; & différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête
De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie: Ah! la cuisse! ah! le bras!
L'autre criait la poitrine & la tête;
Et n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur & qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles & languissans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur sang ils rougissent la terre.

Leurs écuyers qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte & gagnent le pays.
Les deux héros ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyait leur fin prochaine;
Lorſqu'une vieille en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nus, s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit, ſur des civières,
Porter chez elle; & par des reſtaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,
Leur coloris & leurs forces premières.
La bonne vieille en ce lieu reſpecté
Eſt en odeur qu'on dit de ſainteté;
Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands;
Elle prédit la pluie & le beau tems;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile & de saintes prières;
Elle a par fois converti des méchans.
Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, & conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, & dit:
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux & vos ſollicitudes;
Habillez-vous; prenez des chevaux frais;
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;

Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver qu'il faut courir après.
Le Poitevin admira l'énergie
De ce discours; & le Breton pensif,
Lui dit: Je crois à votre prophétie :
Nous poursuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, & sur-tout des armures.
La vieille dit: On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isac & de Juda,
Dont la belle ame à servir empressée,
Faisait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les US de la race bénite
En Canaan par Moïse conduite :
Et le profit que le juif s'arrogea,
Entre la sainte & lui se partagea.

CHANT IX.

Comment la Trimouille et sire Arondel retrouvèrent leurs maitresses en Provence, et du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume.

Deux chevaliers qui fe font bien battus,
Soit à cheval, foit à la noble efcrime,
Avec le fabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une fecrète eftime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de fon digne adverfaire,
Lorfque fur-tout il n'eft plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque trifte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit;
L'amitié naît de leurs deftins contraires,
Et deux héros perfécutés font frères.
C'eft ce qu'on vit dans le cas fi cruel
De la Trimouille & du trifte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente & dure;
Mais il fentit fes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille en fe laiffant furprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit fon goût; car fon cœur eft né tendre.
Que je me fens, dit-il, fortifié,



D'un gros baiser la Barbouille, et lui dit
J'aimai toujours les filles d'Angleterre
Puc. Ch. 9.



Mon cher ami, par votre courtoifie !
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie ;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de fes pas ;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Rofamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis
Partent enfemble ; & fur un faux avis
Marchent en hâte, & tirent vers Livourne :
Le raviffeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juftement oppofé.
Tandis qu'ainfi le couple fe fourvoie,
Au fcélérat rien ne fut plus aifé
Que d'enlever fa noble & riche proie :
Il la conduit bientôt en sûreté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome & Gayette,
Mafure affreufe, exécrable retraite,
Où l'infolence, & la rapacité,
La gourmandife, & la malpropreté,
L'emportement de l'ivreffe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante & fale impureté,
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eft le genre humain,
Lorfqu'à lui-même il eft livré fans frein.
Du créateur image fi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite !

En arrivant le corfaire effronté
Se met à table, & fait placer les belles
Sans compliment chacune à fon côté,

Mange, dévore, & boit à leur ſanté.
Puis il leur dit: Voyez, meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, Anglaiſe, Italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; & buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée : elle éclate en ſanglots;
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton, où l'on dit que l'amour
Lui fit un creux la careſſant un jour :
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie.
Judith l'Anglaiſe un moment recueillie,
Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête & d'un ſouris hautain:
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit, de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, & puis vuide un grand verre,
En vuide un autre, & mange, & boit, & rit,
Et chante, & jure, & ſa main effrontée
Sans nul égard ſe porte impudemment
Sur Roſamore, & puis ſur Dorothée.
Celle-ci pleure; & l'autre fiérement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage :

Enfin de table il ſort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant d'un geſte de corſaire
Qu'on ſoit fidelle aux marchés convenus;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cythère.
La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe: Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le deſir!
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière
S'abaiſſe au point de donner du plaiſir!
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore; on verra ce que j'oſe;
Je ſais venger ma gloire & mes appas.
Je ſuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu;
Laiſſez-moi faire, & ſur-tout priez Dieu.
Puis elle part, & va la tête haute
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue;
Et Dorothée en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, & ſe mourait de peur.
Le boucanier dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie:
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,

Il va preſſant d'une main engourdie
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith prodiguant ſes tendreſſes
L'enveloppait, par ſes fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, & dort.
A ſon chevet pendoit le cimeterre
Qui fit long-tems redouter Martinguerre ;
Notre Bretonne auſſi-tôt le tira,
En invoquant Judith & Débora,
Jahel, Aod, & Simon nommé Pierre,
Simon Barjonne aux oreilles fatal ;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, & ſoulevant la tête,
La tête lourde & le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, & ſa droite élevée
Tranche le coup du brave débauché ;
De ſang, de vin la couche eſt abreuvée ;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,
Qui dans ſes bras tombe & s'évanouit ;
Puis reprenant ſes ſens & ſon eſprit :
Ah! juſte Dieu! quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup & quel danger!
Où fuirons-nous! Si ſur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.

Parlez plus bas, répliqua Rosamore ;
Ma mission n'est pas finie encore ;
Prenez courage, & marchez avec moi.
L'autre reprit courage, avec effroi.
Leurs deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient par-tout, sans avoir rien trouvé ;
A Gêne enfin l'un & l'autre arrivé,
Ayant par terre envain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour-à-tour
Tantôt aux bords de cet heureux séjour,
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis ;
Tantôt au fond du golf Adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de Thétis ;
Puis devers Naple au rivage fertile,
Où Sannazar est trop près de Virgile.
Ces dieux mutins, prompts, ailés & jouflus,
Qui ne sont plus les enfans d'Oritie,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Caribde, aujourd'hui ne l'est plus ;
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla ;
Où les géans écrasés sous l'Etna,
Ne jettent plus la flamme avec la cendre,
Tant l'univers avec le tems changea.
Le couple errant, non loin de Syracuse,
Va saluer la fontaine Aréthuse,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux,

De ſon amant ne reçoit plus les eaux.
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin & Carthage ;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs & la rapacité
Des muſulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.
Là ſur les bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique.
Noble cité, grecque & libre autrefois :
Tu n'as plus rien de ce double avantage ;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos rois ;
C'eſt, comme on ſait, un bienheureux partage;
Mais tes confins poſsèdent un tréſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelaine,
Qui de ſon tems ayant ſervi l'amour,
Servit le ciel, étant ſur le retour,
Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et ſe feſſa long-tems, par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin.
Depuis ce tems un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on reſpire.
Plus d'une fille, & plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'Amour qu'on nomme eſprit malin.
On tient qu'un jour la pénitente juive
Prête à mourir, requit une faveur

De

De Maximin, fon pieux directeur.
Obtenez-moi, fi jamais il arrive
Que fur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent paffer leurs tems,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent :
Et qu'une forte & vive averfion
Soit de leurs cœurs la feule paffion.
Ainfi parla la fainte aventurière.
Son confeffeur exauça fa prière.
Depuis ce tems ces lieux fanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.
  Les paladins ayant bien vu Marfeilles,
Son port, fa rade, & toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de vifiter le roc,
Ce roc fameux, furnommé Sainte-Beaume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curiofité.
En graviffant il virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageufes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu,
L'autre debout, & des plus dédaigneufes.
  O doux objets ! moment inattendu !
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreffes !
Les voilà donc pécheurs & péchereffes
Dans ce parvis fi funefte aux amours.
En peu de mots l'Anglaife leur raconte
Comment fon bras, par le divin fecours,

Sur Martinguerre a fu venger fa honte.
Elle eut le foin, dans ce péril urgent,
De fe faifir d'une bourfe affez ronde
Qu'avait le mort, attendu que l'argent
Eft inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiffant, dans l'horreur de la nuit,
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le fabre au poing vers la prochaine rive,
Elle a conduit fa compagne craintive,
Elle a monté fur un léger efquif;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigué fur la mer de Tyrrenne.
Enfin des vents le fort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.
O grand miracle! ô vertu fouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De fon amant le grand cœur s'affadit;
Ciel! quel dégoût, & bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il eft payé d'un femblable retour.
Ce la Trimouille à qui fa Dorothée
Parut long-tems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauffade, & lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des fots,
Le déteftait & détournait la vue;
Et Magdelaine, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la fatisfaction
D'avoir produit cette converfion.
Mais Magdelaine, hélas! fut bien déçue,

Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant, venu dans ſon logis,
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'ils ſerait dans ſes rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maitreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'Anglaiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, & fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelaine, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, & la juſtifier.
La vertu plaît; mais malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.
Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Beaume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus:
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque tems Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais;
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur,
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,

Dont le courroux fut bientôt défarmé.
Chacun aima comme il avait aimé :
Et je puis dire encor que Magdelaine
En les voyant leur pardonna fans peine.
Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Difcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déformais fe faire des querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Et si jamais je vais en Paradis
Je n'y serai qu'auprès de Magdelene.
Puc. Ch. 10.

CHANT X.

AGNÈS SOREL POURSUIVIE PAR L'AUMONIER DE JEAN CHANDOS. REGRETS DE SON AMANT, &c. CE QUI ADVINT A LA BELLE AGNÈS DANS UN COUVENT.

EH quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants ! la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Va donc, Voltaire, au fait plus rondement ;
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.
Le bon roi Charle allant vers Orléans
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie & d'eſpérance,
En leur vantant les deſtins de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
De ſe trouver abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême ;
C'était quitter la moitié de ſoi-même.
Lorſqu'il fut ſeul en ſa chambre enfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé

L'emportement du démon de la gloire ;
L'autre démon qui préside à l'amour,
Vint à ses sens s'expliquer à son tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon prince écouta
Le gros Louvet, qui long-tems harangua :
Puis à sa chambre en secret il alla,
Où d'un cœur triste & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla ;
Pour les sécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère !
Notre butor rapporte le poulet.
Le roi saisi d'une crainte mortelle,
Lui dit, hélas! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi ! mon billet ! . . . Sire, tout est perdu ;
Sire, armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais. . . Sire. . . ah ! tout est confondu,
Sire. . . ils ont pris Agnès & la Pucelle.
A ce propos dit sans ménagement,
Le roi tomba perdit tout sentiment,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'est pas sans doute un véritable amant :
Le roi l'était ; un tel événement
Le transportait de douleur & de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur cruelle ;
Charles fut près d'en perdre la cervelle ;

Son père, hélas! devint fou pour bien moins.
Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
Mon directeur, & le peu de pays
Que m'ont laissé mes destins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux!
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux?
Je l'ai perdue; il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue: & pendant que je pleure,
Peut-être hélas! quelqu'insolent Anglais
A son plaisir subjugue ses attraits,
Faits seulement pour des baisers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs si touchantes?
Une autre main caresser tes beautés!
Une autre... ô ciel! que de calamités!
Et qui sait même, en ce moment horrible,
A leurs transports si tu n'es pas sensible!
Qui sait, hélas! si ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant!
Le triste roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
Va sur ce cas consulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, sorboniqueurs,
Juifs, Jacobins, quiconque savait lire.
Messieurs, dit-il, il convient de me dire,
Si mon Agnès est fidelle à sa foi,
Si pour moi seul sa belle ame soupire;
Gardez-vous bien de tromper votre roi;
Dites-moi tout; de tout il faut m'instruire.

Eux bien payés consultèrent soudain,
En grec, hébreu, syriaque, latin;
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré dessine une figure;
Un autre observe & Vénus & Mercure;
Un autre va son psautier parcourant,
Disant AMEN, & tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre:
Il n'est aucun qui doute de son art;
Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent;
Puis louant Dieu tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul parmi tous les héros
A qui le ciel, par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès est sage, & fuit tous les amans.
Ils se trompaient, hélas! les bonnes gens:
Agnès aimait; Agnès était faillie:
Puis fiez-vous à messieurs les savans.
  Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable:
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits;
Et l'accablant de sa mâle éloquence,
Il ravissait des plaisirs imparfaits;
Volupté triste & fausse jouissance,
Vuide d'appas, brutale violence,
Honteux plaisirs qu'amour ne connaît pas:
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,

Qui de ses pleurs inonde votre couche !
Un honnête homme a bien d'autres desirs :
A ses baisers il veut que l'on riposte ,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un aumônier n'est pas si difficile ,
Il va piquant sa monture indocile ,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.

Le page aimable , amoureux & timide ,
Qui dans le bourg était allé courir ,
Pour dignement honorer & servir
La déité qui de son sort décide ,
Revint enfin. Las il revint trop tard.
Il rentre , il voit le damné de frappart ,
Qui tout en feu dans sa brutale joie
Se démenait étendu sur sa proie.
Le beau Monrose à cet objet fatal ,
Le fer en main vole sur l'animal ;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie ;
Du lit il saute , il empoigne un bâton ;
Il s'en escrime , il accole le page.
Chacun des deux est brave champion :
Monrose est plein d'amour & de courage ,
Et l'aumônier de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix , fruit des jours innocens ,
Ont vu souvent près de quelque bocage ,
Un loup cruel affamé de carnage ,
Qui de ses dents déchire la toison ,
Et boit le sang d'un malheureux mouton.

Si quelque chien à l'oreille écourtée,
A l'œil ardent, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante,
Sur le gazon la victime innocente :
Il court au chien, qui ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant,
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire ;
Et le mouton palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-ſincères vœux.
C'était ainſi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur,
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.
 L'hôte & l'hôteſſe, & toute la famille,
Et les valets, & la petite fille,
Montent au bruit : on ſe jette entre deux :
On fait ſortir l'aumônier ſcandaleux,
Et contre lui chacun eſt pour le page :
Jeuneſſe & grace ont par-tout l'avantage ;
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté ;
Et ſon rival hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.
Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir,
Qu'un ſacriſlain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, & n'oſait plus le voir.

Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ſes yeux & terminât ſa honte :
Elle diſait dans ſon grand déſarroi ,
Pour tout diſcours : ah ! monſieur , tuez-moi.
Qui vous , mourir ! lui répondit Monroſe ,
Je vous perdrais ! ce prêtre en ſerait cauſe !
Ah ! croyez-moi , ſi vous aviez péché ,
Il faudrait vivre & prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence !
D'un vain remords votre cœur eſt touché ,
Divine Agnès : quelle erreur eſt la vôtre ,
De vous punir pour le péché d'un autre !
Si ſon diſcours n'était pas éloquent ,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre & touchant
Inſinuait à la belle attendrie ,
Quelque deſir de conſerver ſa vie.
Fallut dîner : car malgré nos chagrins ,
Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins ,
Ce bon Virgile , & ce bavard d'Homère ,
Que tout ſavant même en bâillant revère ,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête-à-tête ,
Près de ſon lit , avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux ,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux :
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent ,
Puis firent mieux , & puis ils ſe lorgnèrent.
Vous ſavez bien que dans la fleur des ans ,

Quand la fanté brille dans tous vos fens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paffions les femences foudaines,
Tout votre cœur cède au befoin d'aimer;
Vous vous fentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante:
La chair eft faible, & le diable vous tente.
Le beau Monrofe en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à fes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet! ô maîtreffe adorée!
C'eft à moi feul déformais de mourir:
Ayez pitié d'un cœur foumis & tendre;
Quoi! mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien ofé vous prendre!
Ah! fi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux!
C'eft lui qui parle, & vous devez l'entendre.
Cet argument paraiffait affez bon.
Agnès fentit le poids de la raifon.
Une heure encor elle ofa fe défendre;
Elle voulut reculer fon bonheur,
Pour accorder le plaifir & l'honneur;
Sachant très-bien qu'un peu de réfiftance
Vaut encor mieux que trop de complaifance.
Monrofe enfin, Monrofe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouiffance.
Du prince anglais la gloire & la puiffance
Ne s'étendait que fur des rois vaincus;
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-deffus.

Mais

Mais que la joie eſt trompeuſe & légère!
Que le bonheur eſt choſe paſſagère !
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté ,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte , on entre , on enfonce la porte.
Couple enivré des careſſes d'amour ,
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès , on prend ſon ami tendre,
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes , au diable il me faudrait donner
Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
L'effroi , le trouble , & la confuſion ,
Le déſeſpoir , la déſolation ,
L'amas d'horreurs , l'état épouvantable ,
Qui le beau page & ſon Agnès accable.
Ils rougiſſaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux !
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps Anglais rencontra ſur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles ténaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient ,
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins , deux coqs & deux amans ,
Nez contre nez ſe rencontrent aux champs ;
Lorſqu'un ſuppôt de la grace efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par haſard un prêtre ultramontain ,
Sans perdre tems un grand combat commence :
A coups de gueule ou de plume ou de lance.

Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens Anglais sont gens qui se défendent :
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle ;
Il se cabrait, il ruait, il tournait :
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mords aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gourverner dans sa course rapide ;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin,
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa Nymphe est allée ;
Le coursier vole aussi prompt que le vent ;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie & couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.

Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,
Plus fortunés; & jamais la nature
Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
Porte la paix dans les cœurs agités;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la solitude.
Au bord de l'onde Agnès se reposa,
Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
Et de ses sens le trouble s'appaisa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah! dit Agnès, adorables retraites!
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits,
Séjour heureux d'innocence & de paix!
Hélas! du ciel la faveur infinie,
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi fameuse entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail apperçut une croix:
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse;
Car de l'amour à la dévotion

Il n'eſt qu'un pas : l'un & l'autre eſt faibleſſe.
Or du Moûtier la vénérable abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vite au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe ;
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels ?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du ſeigneur !
Agnès répond : C'eſt pour moi trop d'honneur ;
Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine ;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis ;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ferai qu'auprès de Magdelaine.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, & ſur-tout mon cheval,
Ne ſais comment en ces lieux m'ont portée ;
De grands remords mon ame eſt agitée ;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci,
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, & je ſens que la grace
Pour mon ſalut veut que je couche ici.
Ma ſœur Beſogne avec douceur prudente
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grace exaltant les attraits,

Dans ſa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux : on dirait que l'amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.
  Après ſouper (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point)
Beſogne dit à la belle étrangère,
Il eſt nuit cloſe ; & vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le tems où les eſprits malins
Rodent par-tout & vont tenter les ſaints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons enſemble, afin que ſi le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en ſoit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle ſe couche, & croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle eſt ſainte, & que le ciel l'abſout ;
Mais ſon deſtin la pourſuivait par-tout.
Puis-je au lecteur raconter ſans vergogne,
Ce que c'était que cette ſœur Beſogne !
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma ſœur Beſogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux viſage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme roſée ;
La dame abbeſſe, en perſonne aviſée,
En avait fait depuis peu ſon ami.
Sœur Bachelier vivait dans l'abbaye,

En cultivant fon ouaille jolie.
Ainfi qu'Achille en fille déguifé
Chez Licomède était favorifé
Des doux baifers de fa Déidamie
La pénitente était à peine au lit
Avec fa fœur, foudain elle fentit
Dans la nonnain métamorphofe étrange.
Affurément elle gagnait au change.
Crier, fe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un fcandale imprudent.
Souffrir en paix, foupirer & fe taire,
Se réfigner eft tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occafion
On a le tems de la réflexion.
Quand fœur Befogne à fa fureur clauftrale,
(Car on fe laffe) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non fans contrition,
Fit en fecret cette réflexion.
C'eft donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;
C'eft donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
N'eft pas toujours femme de bien qui veut.



Il a mon casque ; il a ma soubreveste
Il était vrai, la Jeanne avait raison .

Pucelle Ch. 11

CHANT XI.

LES ANGLAIS VIOLENT LE COUVENT. COMBAT DE SAINT GEORGE, PATRON D'ANGLETERRE, CONTRE SAINT DENIS, PATRON DE LA FRANCE.

JE vous dirai, fans harangue inutile,
Que le matin, nos deux charmans reclus,
Laffés tous deux de plaifirs défendus,
S'abandonnaient l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreffe tranquille.
Un bruit affreux dérangea leur fommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil:
Près du couvent le fang couvrait la terre.
Sept efcadrons, de malandrins Anglais
Avaient battu fept efcadrons Français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tout hors d'haleiné,
Mourez fur l'heure, ou rendez-nous Agnès:
Mais aucun d'eux n'en favait des nouvelles.
Le vieux Colin, pafteur de ces cantons,
Leur dit: Meffieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le foir entrait en ce moûtier:
Lors les Anglais fe mirent à crier:
Ah! c'eft Agnès, n'en doutons point, c'eft elle.
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inftant deffus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des servantes de Dieu,
Attaquent tout sans honte & sans scrupule.
Ah! sœur Agnès, sœur Marton, sœur Ursule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux!
Où fuyez-vous, colombes gémissantes!
Vous embrassez, interdites, tremblantes,
Ce saint autel, asyle redouté,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement dans ce péril funeste,
Que vous criez à votre époux céleste.
A ses yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure & sacrée
Qu'au doux Jésus votre bouche a jurée.
Je sais qu'il est des lecteurs bien mondains,
Gens sans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaisans, de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole;
Laissons-les dire; hélas! mes chères sœurs,
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides,
De recevoir des baisers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort détestable & farouche,
Les yeux en feu, le blasphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité!
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,

La barbe dure, & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & fanglant,
Semblant donner la mort en careffant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges.
Déja le crime aux regards effrontés
Contemple à nu ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi, fi dévote & fi fage,
Au fier Shipunk eft tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après fœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preffe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait fœur Befogne
Se débattant contre Bard & Parfon,
Qui la preffaient fans entendre raifon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée:
Et votre fort, objet charmant & doux,
Eft à jamais de pécher malgré vous.
Le chef fanglant de la gent façrilège,
Hardi vainqueur, vous preffe & vous affiège;
Et les foldats foumis dans leurs fureurs,
Avec refpect lui cédaient cet honneur.
Le jufte ciel en fes décrets févères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que meffieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la fainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échaper aux foupçons inquiets
Du fier faint George ennemi des Français.

Du paradis il vint en diligence :
Mais pour defcendre au terreftre féjour,
Plus ne monta fur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du myftère,
Dieu fage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole & ne va que de nuit.
Il favorife (& certes c'eft dommage)
Force fripons ; mais il conduit le fage ;
Il eft fans ceffe à l'églife, à la cour ;
Au tems jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord, au milieu d'un nuage,
Le bon Denis, puis il fit le voyage
Par un chemin folitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui fur le dos de fon gros muletier,
Gagnait pays par un petit fentier,
En priant Dieu qu'une heureufe aventure
Lui fît enfin retrouver fon armure.
Tout du plus loin que Saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
O ma Pucelle ! ô vierge deftinée
A protéger les filles & les rois,
Viens fecourir la pudeur aux abois ;
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens, que ce bras, vengeur des fleurs de lis,
Soit le fauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent : le tems preffe, on viole :
Viens, ma Pucelle : il dit, & Jeanne y vole,
Le cher patron lui fervant d'écuyer,

A coup de fouet hâtait le muletier.
Vous voici, Jeanne, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue : un Anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête ;
Il la convoite : il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, & sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.
Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Cessez, cruels, cessez, troupe profane,
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien sur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du maître & des servantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu, de Denis assistée,
Le fer en main vole de dos en dos,
De nuque en nuque, & d'échine en échine,
Frappant, perçant de sa pique divine :
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne ;

Si que chacun fut percé fur fa nonne, .
Et perdant l'ame au fort de fon defir,
Allait au diable en mourant de plaifir.
Ifac Warton, dont la lubrique rage,
Avait preffé fon déteftable ouvrage,
Ce dur Warton fut le feul écuyer,
Qui de fa nonne ofa fe délier;
Et droit en pied reprenant fon armure,
Attendit Jeanne & changea de pofture.
O vous, grand faint, protecteur de l'état;
Bon Saint Denis témoin de ce combat,
Daignez redire à ma mufe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:
Mon cher Denis! mon faint, que vois-je là!
Mon corfelet, mon armure célefte,
Ce beau préfent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné!
Il a mon cafque; il a ma fonbrevefte!
Il était vrai, la Jeanne avait raifon.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en fecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Ifac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.
O Jeanne d'Arc! ô fleur des héroïnes!
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi fi long-tems outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour Saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coup de fabre à fa propre cuiraffe,

A son armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans & moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.
  Le fier Anglais de fer enharnaché
Recule un pas; son ame est stupéfaite,
Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue il sentit des remords;
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend & combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.
  Saint George alors au sein du paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance,
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint: George le bien monté,
La lance au poing, & le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace,
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe creux,
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,

Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole & sans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.
George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire
Où Saint Denis croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en sa longue carrière
Étinceler d'une horrible lumière.
On voit sa queue, & le peuple frémit,
Le pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que Saint George apperçut
Monsieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère:
Denis, Denis! rival faible & hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la terre,
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne & ton bras féminin!
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin, toi, ta fille & la France!
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déja vu séparé de ton corps.
Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chomme ta fête,

Tenir encor & rebaiser ta tête.
Le bon Denis levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux :
O grand Saint George ! ô mon puissant confrère !
Veux-tu toujours écouter ta colère !
Depuis le tems que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pêtri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
Saint enchâssés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos divisions !
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle !
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis !
O fiers Anglais ! gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour, à son tour en colère,
Se lassera de vos façons de faire :
Le ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
Sois plus traitable, & pour Dieu laisse-moi
Sauver la France, & secourir mon roi.
A ce discours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage :
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle

A haute voix fon âne fi fidelle,
Son âne ailé, fa joie & fon fecours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours:
Ainfi parlant, le bon Denis oublie,
Que jamais faint n'a pu perdre la vie.
Le beau grifon revenait d'Italie
En ce moment; & moi conteur fuccint,
J'ai déja dit ce qui fit qu'il revint.
A fon Denis dos & felle il préfente.
Notre patron, fur fon âne élancé,
Sentit foudain fa valeur renaiffante.
Subtilement il avait ramaffé
Le fer tranchant d'un Anglais trépaffé.
Lors brandiffant le fatal cimeterre,
Il pouffe à George, il le preffe, il le ferre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions fur fon malheureux chef:
Tous font parés: Denis garde fa tête,
Et de fes coups dirige la tempête
Sur le cheval & fur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaftique acier:
Les fers croifés & de taille & de pointe;
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le cafque, le rabat,
Et l'auréole, & l'endroit délicat
Où la cuiraffe à l'aiguillette eft jointe.
Tous deux tenaient la victoire en fufpens,
Paul pour Denis gagnait contre Vincens,
Quand de fa voix terrible & difcordante
L'âne entonna fon octave écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémiffant repète cette voix.

George pâlit : Denis d'une main lefte
Fait une feinte, & d'un revers célefte
Tranche le nez du grand faint d'Albion.
Le bout fanglant roule fur fon arçon.
George fans nez, mais non pas fans courage
Venge à l'inftant l'honneur de fon vifage,
Et jurant Dieu felon les nobles us
De fes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis Saint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malchus.
A ce fpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne faint, à fes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, & des arches du ciel
On vit fortir l'archange Gabriel,
Qui, foutenu fur fes brillantes aîles,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïfe
Quand dans la mer fufpendue & foumife,
Il engloutit les peuples & les rois.
Que vois-je ici ! cria-t-il en colère,
Deux faints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels !
Laiffez, laiffez aux fots enfans des femmes
Les paffions, & le fer, & les flammes ;
Abandonnez à leur profane fort
Les corps chétifs de ces groffières ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort.
Mais vous enfans qu'au féjour de la vie

Le ciel nourrit de sa pure ambroisie,
Êtes-vous las d'être trop fortunés!
Êtes-vous fous! ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grace & la miséricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne sais quels rois
En étourdis embrasser la querelle!
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George insolent, ramassez cette oreille.
Ramassez, dis-je; & vous, monsieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis;
Que chaque chose en son lieu soit remise.
Denis soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil OREMUS,
Tout se rajuste, & chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibre, chair, tout se consolida,
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue:
Tant les saints ont la chair ferme & dodue.
Puis Gabriel d'un ton de président:
Ça, qu'on s'embrasse. Il dit, & dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel & sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire.
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel archange, après cette embrassade

Prend mes deux faints, & d'un air gracieux,
A fes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verfe rafade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat;
Mais fous les murs qu'arrofait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés, de l'Olympe defcendre!
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'anges ailés toute une légion
Rougir de fang les céleftes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et, qui pis eft, avoir du gros canon!
Or fi jadis Michel & le démon
Se font battus, meffieurs Denis & George
Pouvaient fans doute, à plus forte raifon,
Se rencontrer & fe couper la gorge.
  Mais dans le ciel fi la paix revenait,
Il en était autrement fur la terre.
Séjour maudit de difcorde & de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, & pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante
De fon épée invincible & fanglante,
Au fier Warton le trépas préparait:
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent;
Warton chancèle, & fon glaive tranchant
Quitta fa main par la mort engourdie:
Il tombe, & meurt en reniant les faints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains
Voyant aux pieds de l'amazone augufte
Le chevalier fanglant & trébuché,

Difant AVE, s'écriait : il eft jufte
Qu'on foit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la facriftie
A fuccombé fous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel ;
Et mefurant des yeux le criminel,
Elle difait, d'une voix charitable,
Hélas! hélas! nul ne fut plus coupable.





Il en est sur il quitte son repas
Adieu Bonneau, je cours entre ses bras .

Puc . Ch.12 .

CHANT XII.

Monrose tue l'Aumonier. Charles trouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le Chateau de Cutendre.

J'avais juré de laiſſer la morale,
De conter net, de fuir les longs diſcours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours!
Il eſt bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de ſon bec effilé
Ce qu'il inſpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla ſous ſes drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ſes flammes,
Or, dites-moi; quand deux jeunes amans,
Égaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaiſirs tous deux vous ſollicitent,
Également vous preſſent, vous excitent,
Mettent en feu vos ſenſibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connoiſſez-vous cette hiſtoire frivole
D'un certain âne, illuſtre dans l'école!
Dans l'écurie on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervalles;
De deux côtés l'âne ſe vit tenter
Également, & dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les loix,
Mourut de faim de peur de faire un choix.

N'imitez pas cette philofophie ;
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de rifquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, fi trifte & fi fanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles ;
Un long canal tranfparent, à fleur d'eau,
En ferpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraffait en quatre cents jets d'arc
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron furnommé de Cutendre,
Était feigneur de cet heureux logis.
En sûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux feigneur, dont l'ame eft bonne & tendre,
En avait fait l'afyle du pays.
Français, Anglais, tous étaient fes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaifie ;
Et celui-ci pour jamais réfolut
Qu'en fon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était fa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait feul en ce logis fe rendre,
Il foupait mal ; il lui fallait attendre

Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fière Jeanne ayant repris ses armes,
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle & douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,
Cet aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable,
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier ravisseur
Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie ;
Il sonne, il crie ; on vient : on apperçut
Qu'il était seul ; & soudain il parut
Que les deux bois dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spetacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ! ce fut mon vilain prêtre.
Il fuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent du haut d'une gouttière
Descendre un chat auprès d'une volière,
Passant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiseaux.
Son œil poursuit cette espèce emplumée,

Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touffus,
Un beau jeune homme à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monroſe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles diſcrètes,
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres ſœurs voyant le beau Monroſe,
Sentaient rougir leur viſage de roſe,
Diſant tout bas: Ah! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola!
Toutes en cercle autour de lui ſe mirent,
Parlant ſans ceſſe; & lorſqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colère:
Ah! c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut!
Je jure ici Chandos & mon ſalut,
Et plus encor les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.

Sans

Sans repartir le bouillant aumônier
Prend d'une main, par la rage tremblante,
Un piſtolet, en preſſe la détente,
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe & par un coup plus sûr,
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'aumônier tombe, & le page vainqueur
Sentit alors, dans le fond de ſon cœur,
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas! dit-il, meurs du moins en chrétien;
Dis TE DEUM; tu vécus comme un chien;
Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce AMEN; donne ton ame à Dieu.
Non répondit, le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit, & meurt: ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale.

Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,

Qui doucement fait pencher dans ses mains,
Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant, avec adresse,
Le favori, le maître, la maîtresse,
Toujours accort, & toujours complaisant.
Le confesseur du monarque gallique
Était un fils du bon Saint Dominique.
Il s'appellait le père Bonifoux,
Homme de bien, se faisant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot & doux :
Que je vous plains! la partie animale
Prend le dessus; la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment ;
Mais ce péché se pardonne aisément :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'avisa d'être père :
Car sa servante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juste épousa les deux sœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux mystère.
Le vieux Booz en son vieux lit reçut,
Après moisson, la bonne & vieille Ruth.
Et sans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample serrail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,

Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage.
Comme un oracle on écoutait ſa voix;
Il ſavait tout, & des rois le plus ſage
Était auſſi le plus galant des rois.
De leurs péchés ſi vous ſuiviez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous; la ſageſſe a ſon tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.
Ah! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon;
Mais que je ſuis bien loin de Salomon!
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes!
Pour ſes ébats il eut trois cents maîtreſſes;
Je n'en ai qu'une, hélas! je ne l'ai plus.
Des pleurs alors ſur ſon nez répandus
Interrompaient ſa voix tendre & plaintive:
Lorſqu'il aviſe en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat: c'était Bonneau lui-même.
Un chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant,
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant & reprenant haleine,
Crie à Bonneau: quel démon te ramène!
Que fait Agnès? dis; d'où viens tu? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux!
Où la trouver? dis donc; répond donc; parle.
Aux queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,

Comme il avait fervi dans la cuifine,
Comme il avait par fraude clandeftine
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à fe batrre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine;
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il favait, mais il ne favait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre Anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour refpectueux,
Et du couvent le fac inceftueux.

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le fort & les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triftes que jamais.
Il était nuit; le char de la grande ourfe
Vers fon nadir avait fourni fa courfe:
Le jacobin dit au prince penfif:
Il eft bien tard: foyez mémoratif
Que tout mortel, prince, ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y fouper & pour paffer la nuit.
Le trifte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant fa peine,
Le cou penché, galoppe dans la plaine:
Et bientôt Charle & le prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux foffés du château.

Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de fon damné rival,
Ne perdait point l'objet de fon voyage.
Il dévorait en fecret fon ennui,

Voyant ce pont entre fa dame & lui.
Mais quand il vit, aux rayons de la lune,
Les trois Français, il fentit que fon cœur
Du doux efpoir éprouvait la chaleur ;
Et d'une grace adroite & non commune,
Cachant fon nom, & fur-tout fon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il fe fit entendre,
Il infpira je ne fais quoi de tendre ;
Il plut au prince, & le moine bénin
Le careffait de fon air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.
Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile ; & les quatre courfiers
Font en marchant gémir les madriers.
Le gros Bonneau tout effoufflé chemine ;
En arrivant droit devers la cuifine,
Songe à fouper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît fon fomme.
Le bon baron lui fit fon compliment,
Puis le mena dans fon appartement.
Charle a befoin d'un peu de folitude ;
Il veut jouir de fon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne fe doutait pas
Qu'il fût fi près de fes jeunes appas.
Le beau Monrofe en fut bien davantage.
Avec adreffe il fit caufer un page,
Il fe fit dire où repofait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux difcrets.
Ainfi qu'un chat qui d'un regard avide

Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe avançant vers la belle,
Étend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil, & hauſſant les talons.
Agnès, Agnès! il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maîtreſſe avait, entre deux draps,
Pour ſommeiller arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loiſir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil: un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi-cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux:
Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſur-tout un dieu qui va tout nu.
Dieu! quels objets! eſt-ce Flore & Zéphire!
Eſt-ce Pſiché qui careſſe l'Amour!
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinire
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire.

Le Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec triſteſſe.
Un vieux valet, bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne alteſſe,
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits:
Il ſe fait dire, & puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore,
Il en eſt sûr, il quitte ſon repas.
Adieu Bonneau; je cours entre ſes bras.
Il dit & vole, & non pas ſans fracas;
Il était roi, cherchant peu le myſtère.
Plein de ſa joie il répète & redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras! comment ſortir d'affaire!
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait.
Sur le retable, en voûte pratiquée,
Eſt une niche en attendant ſon ſaint.
D'un rideau vert la niche était maſquée.

Que fait Monrose! un beau penser lui vint
De s'ajuster dans la niche sacrée,
En bienheureux derrière le rideau;
Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Charles volait, & presque dès l'entrée
Il saute au cou de sa belle adorée;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, sur-tout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue:
Il fait du bruit, & la toile remue:
Le prince approche, il y porte la main;
I sent un corps; il recule; il s'écrie:
Amour, Satan, Saint François, Saint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalousie:
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel
Avec grand bruit le rideau sous lequel
Se blotissait cette aimable figure,
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Ephestion,
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel! ont de faiblesse!
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis, au bas d'un dos profane,
D'un doigt conduit par monsieur Saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet cusson, ces trois fleurs, ce derrière

Emurent Charle : il se mit en prière.
Il croit que c'est un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;
Accourez tous, le diable est chez ma belle.
Aux cris du roi le confesseur troublé,
Non sans regret quitte aussitôt la table.
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;
Jeanne s'éveille ; & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire suit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aise, & ne put rien entendre.

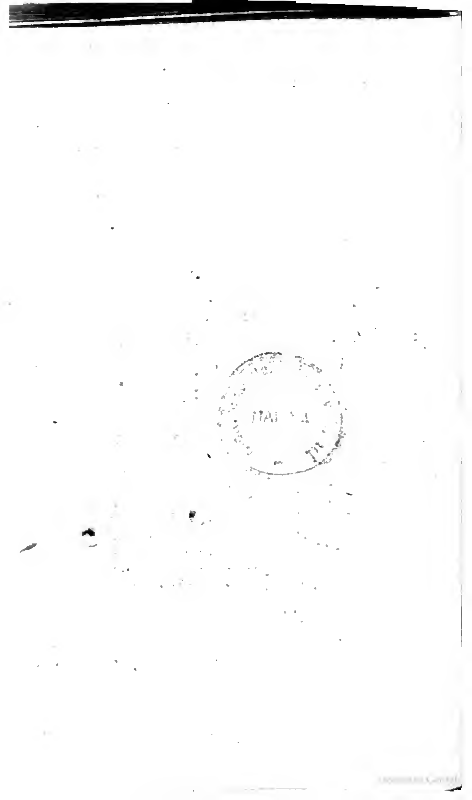
CHANT XIII.

SORTIE DU CHATEAU DE CUTENDRE. COMBAT DE LA PUCELLE ET DE JEAN CHANDOS. ETRANGE LOI DU COMBAT A LAQUELLE LA PUCELLE EST SOUMISE; VISION DU PÈRE BONIFOUX; MIRACLE QUI SAUVE L'HONNEUR DE JEANNE.

C'ÉTAIT le tems de la faifon brillante,
Quand le foleil, aux bornes de fon cours,
Prend fur les nuits pour ajouter aux jours;
Et fe plaifant dans fa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor fes pas.
O grand faint Jean! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déferts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du falut les chemins foient ouverts;
Grand précurfeur, je t'aime, je te fers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune,
Avec Aftolphe, & rendit la raifon
Au paladin, amoureux d'Angelique.
Rends-moi la mienne, ô Jean fecond du nom!
Tu protégeas ce chantre aimable & rare,
Qui réjouit les feigneurs de Ferrare,
Par le tiffu de fes contes plaifans;
Tu pardonnas aux vives apoftrophes
Qu'il t'adreffa dans fes comiques ftrophes.
Etends fur moi tes fecours bienfaifans,
J'en ai befoin: car tu fais que les gens



De la cuirasse il défait les Cordons
Il voit, ô ciel ! ô plaisir ! ô merveilles !
P. Ch. 13.



Sont bien plus ſots, & bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au ſiècle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très-ſérieux.
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, & ſur-tout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne apperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière,
Cent caſques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et de longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans, dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc ſe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre,
Ainſi qu'ailleurs: mal voir & mal entendre
De l'héroïne était ſouvent le cas,
Et ſaint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre;

C'eſt ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne ſi connu,
C'eſt la Trimouille avec ſa Dorothée.
Elle était d'aiſe & d'amour tranſportée,
Elle en avait ſujet aſſurément:
Elle voyage avec ſon cher amant!
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
Elle le ſuit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monſieur l'inquiſiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola: le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la ſuivit;
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encor Agnès avec ſon page.

O page heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoit ſaint dont tu tenais la place!
Il te fallut rhabiller promptement.
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en rhabillant Monroſe!
Que ſon bel œil le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout faintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.

La

La douce Agnès composa son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage.
Auprès du roi Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleste
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puissance funeste
Touchait au terme, & que tout doit passer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut; car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce discours.
Du ciel, dit-elle, acceptons le secours.
Venez, grand prince, & rejoignons l'armée,
De votre absence à bon droit alarmée.
Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut présentée.
Agnès la baise, & le noble escadron
Sortit enfin du logis du baron.
Le juste ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros & d'amans.
Le roi de France allait près de sa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse;
Et cependant, ô comble de faiblesse!
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait,
Des voyageurs récitait la prière,

S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait, avec des yeux diſtraits,
Le roi, le page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Il lui diſait: Je veux après la guerre
Vivre à mon aiſe avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je ſuis toujours fou!
Quand ferons-nous tous les deux en Poitou!
Jeanne auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône,
Portant corſet & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & ſoupirait tout bas
Pour le Dunois, compagnon de ſes armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, ſoufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi ſerviteur précieux!
Il penſe à tout, il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.
On avançait alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout ſon Agnès & ſon page,

Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'espèce différente :
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh ! oh ! dit il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi, Chandos, je n'en aurai pas une !
Ça, combattons: je veux que la fortune
Décide ici qui sait le mieux de nous
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Frapper d'estoc & pointer de sa lance ;
Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra,
L'une des trois à son aise tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit: Ah! laissez-moi, seigneur,
Venger mon prince & des dames l'honneur.
Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les tems héroïques :
Même aujourd'hui dans qelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dez, & tout en va bien mieux.
Si j'osais même, en cette noble histoire,

Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monfieur Saint Matthias,
Obtint ainfi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, foupire,
Craint pour fon roi, prend les dez, roule, tire.
Denis du haut du célefte rempart,
Voyait le tout d'un paternel regard,
Et contemplant la Pucelle & fon âne,
Il conduifait ce qu'on nomme hafard.
Il fut heureux; le fort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.
  Jeanne à l'inftant court au roi, court aux armes;
Modeftement va derrière un buiffon
Se délacer, détacher fon jupon,
Et revêtir fon armure facrée,
Qu'un écuyer tient déja préparée.
Puis fur fon âne elle monte en courroux,
Branlant fa lance & ferrant les genoux.
Elle invoquoit les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles.
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien,
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
  Jean contre Jeanne avec fureur avance;
Des deux côtés égale eft la vaillance,
Ane & cheval bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont fe heurter; & de leur tête dure,
Front contre front fracaffent leur armure;
La flamme en fort, & le fang du courfier
Teint les éclats du voltigeant acier.

Du choc affreux les échos retentiffent,
Des deux courfiers les huit pieds treffailliffent;
Et les guerriers, du coup défarçonnés,
Tombent chacun fur la croupe étonnés:
Ainfi qu'on voit deux boules fufpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inftant partir,
Hâter leurs cours, fe heurter, s'applatir,
Et remonter fur le choc qui les preffe,
Multipliant leur poids par leur vîteffe.
Chaque parti crut morts les deux courfiers,
Et treffaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne augufte
N'avait la chair fi ferme, fi robufte,
Les os fi durs, les membres fi difpos,
Si mufculeux que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné fa ligne & fon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur fon beau dos, fur fa cuiffe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos penfait qu'en ce grand défarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut foudain contempler fa conquête:
Le cafque ôté, Chandos voit une tête,
Où languiffaient deux grands yeux noirs & longs,
De fa cuiraffe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel! ô plaifir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, féparés, demi-ronds,
Et furmontés de deux petits boutons

Qu'en fa naiffance a la rofe vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle eft à moi la Pucelle de France,
S'écriait-il; contentons ma vengeance.
J'ai, grace au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que Saint Denis me regarde & m'excufe :
Mars & l'Amour font mes droits, & j'en ufe.
  Son écuyer difait: Pouffez, milord;
Du trône anglais affermiffez le fort.
Frère Lourdis en vain nous décourage;
Il jure en vain que ce faint pucelage
Eft des Troyens le grand PALLADIUM,
Le bouclier facré du LATIUM;
De la victoire il eft, dit-il, le gage;
C'eft l'oriflamme: il faut vous en faifir.
Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire & le plaifir.
  Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur & faifait mille vœux
A Saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire! Il faut dans tout état
Qu'on fe foumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchee,
L'oreille baffe & du choc écorchée,
Languiffamment le célefte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriffait dès long-tems dans fon ame
Pour la Pucelle une difcrète flamme,

Des ſentimens nobles & délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas.
Le confeſſeur du bon monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſur-tout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant,
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille & par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En méditant avec attention,
Le benoit moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce Jacob, heureux par un menſonge,
Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en juif.
Ce vieux Jacob, ô ſublime myſtère!
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut
Sur les brebis, qui les laiſſèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets;
Il vit courir, à la même aventure,
Tous les héros de la race future.
Il obſervait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de ſon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.

Tels au retour de Flore & de Zéphyre,
Quand le printems reprend fon doux empire,
Tous ces oifeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons fe baifent fur les fleurs,
Et les lions courent fous les ombrages
A leurs moitiés qui ne font plus fauvages.
C'eft là qu'il vit le beau François premier,
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Étampe, heureufement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande & la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danfer les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans fes bras tendrement elle ferre,
En fe pâmant, le fecond des Henris.
De Charles neuf le fucceffeur volage,
Quitte en riant fa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.
Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le fixième Alexandre.
En cent tableaux il eft repréfenté.
Là fans thiare & d'amour tranfporté,
Avec Vanofe il fe fait fa famille.
Un peu plus bas on voit fa fainteté,
Qui s'attendrit pour Lucrèce fa fille.
O Léon dix! ô fublime Paul trois!
A ce beau jeu vous paffiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois;

A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle,
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
Ce grand Louis, cette superbe cour
Où tous les arts sont instruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le superbe Versailles;
L'Amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles:
L'Amour amène, au plus beau des humains,
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes:
De Mazarin la nièce aux yeux divins,
La généreuse & tendre la Valière,
La Montespan plus ardente & plus fière.
L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir.
Voici le tems de l'aimable régence,
Tems fortuné, marqué par la licence,
Où la folie agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence.
Le bon régent, de son palais royal,
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable,
Jeune Daphné, bel astre de la cour;
Vous répondez du sein du Luxembourg.
Vous que Bacchus & le dieu de la table

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Mais je m'arrête, & de ce dernier âge
Je n'ose en vers tracer la vive image.
Trop de péril suit ce charme flatteur.
Le tems présent est l'arche du seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai; mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuse & fidelle!
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je chantais ce tendre & doux lien;
Si je disais... non, je ne dirai rien,
Je ferais trop au-dessous de vos charmes.
  Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, & toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De ces amans arrangés bout à bout;
Charles second sur la belle Portsmouth,
George second sur la grasse Yarmouth:
Hélas! dit-il, si les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre,
Si l'univers doit en passer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
A deux genoux auprès de sa brunette!
Du seigneur Dieu la volonté soit faite.
Amen, amen: il dit, & se pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais Saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Oui conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'est une étrange & terrible recette,
Et dont un Saint ne doit jamais user,
Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.
D'un pauvre amant le feu se tourne en glace ;
Vif & perclus, sans rien faire il se lasse
Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur, des feux du jour séchée,
La tête basse, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
Jeanne échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus ;
Puis d'une voix imposante & terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible :
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, & ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France ;
Denis le veut, & j'en ai l'assurance ;
Et je te donne, avec tes combattans,
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
J'aurai pour moi Saint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.

CHANT XIV.

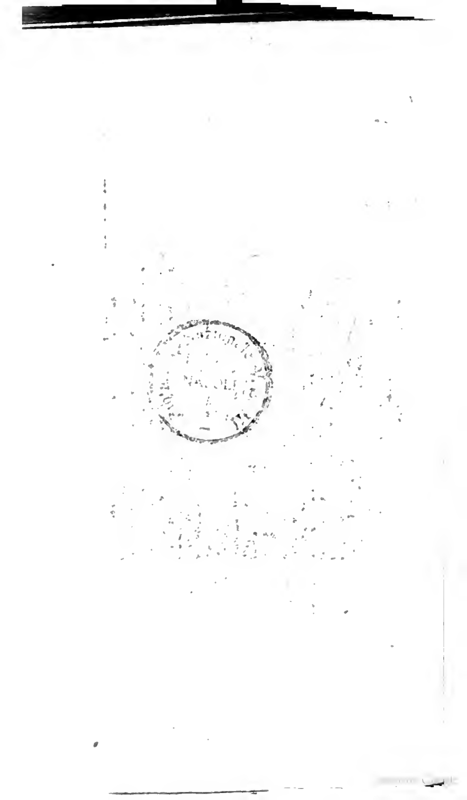
COMMENT JEAN CHANDOS VEUT ABUSER DE LA DÉVOTE DOROTHÉE. COMBAT DE LA TRIMOUILLE ET DE CHANDOS. CE FIER CHANDOS EST VAINCU PAR DUNOIS.

O VOLUPTÉ, mère de la nature,
Belle Vénus, ſeule divinité,
Que dans la Grèce invoquait Épicure,
Qui du chaos, chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie & la fécondité,
Le ſentiment & la félicité
A cette foule innombrable, agiſſante,
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante :
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le dieu du ciel & le dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre ;
Deſcends des cieux, déeſſe des beaux jours ;
Viens ſur ton char entouré des Amours
Que les Zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles
En ſe baiſant dans le vague des airs.
Viens échauffer & calmer l'univers ;
Viens ; qu'à ta voix les ſoupçons, les querelles,
Le triſte ennui plus déteſtable qu'elles,
La noire envie à l'œil louche & pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrotés de chaînes éternelles :

Que



L'Hermite auprès qui marmotte tout bas
Et Jean Chandos qui près deux caracole.
Puc. Ch. 14.



Que tout s'enflamme & s'unisse à ta voix :
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de loix ;
N'en suivons qu'une, & que ce soit la tienne.
Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le roi des Francs, qui défend sa patrie.
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès à qui son cœur se fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas ;
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas ;
Elle est pucelle, & c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
De la Trimouille & cette Dorothée.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
Et toi, Comus, récompense Bonneau ;
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau,
Qui sut conclure un accord pacifique
Entre son prince, & ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux, avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche & sans nulles querelles.
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais il étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs besoins.
Un gros ROSTBIF que le beurre assaisonne,
Des PLUMPUDDINGS, des vins de la Garonne
Leur sont offerts ; & les mets plus exquis,

Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits.
En attendant il reprit son beau page.
Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté, l'espace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.

Sur des bateaux & des planches usées
Un pont joignait les rives opposées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'etait dimanche. Un hermite à sandale
Fait raisonner sa voix sacerdotale :
Il dit la messe, un enfant la répond :
Charle & les siens ont eu soin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fidelles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vite,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baisse son beau cou.

Le bon hermite en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un FRATRES, OREMUS,
Roulant les yeux, dit : FRATRES, QU'ELLE EST
BELLE !

Chandos entra dans la même chapelle,
Par passe-tems, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derrière elle en sifflant s'agenouille,
Sans un seul mot de PATER ou D'AVE.
D'un cœur contrit au seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se prosternait par la grace excitée,
Front contre terre & derrière levé;
Son court jupon, retroussé par mégarde,
A découvert deux jambes dont l'Amour
A dessiné la forme & le contour;
Jambes d'ivoire, & telles que Diane
En laissa voir au chasseur Actéon.
Chandos alors faisant peu l'oraison,
Sentit au cœur un desir très-profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin,
Il va glissant une insolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc satin.
Je ne veux point, par un crayon cynique,
Effarouchant l'esprit sage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la chapelle il adresse ses pas.

Jufqu'où l'amour ne nous conduit-il pas !
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'infolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos ;
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Pouffait des cris qui vont fendre la nue :
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaifir fur ces quatre vifages
L'étonnement des quatre perfonnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Ofes-tu bien, chevalier difcourtois,
Anglais fans frein, profanateur impie,
Jufqu'en ces lieux porter ton infamie !
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuftant & regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe !
De cette églife êtes-vous facriftain !
Je fuis bien plus, dit le français fidelle,
Je fuis l'amant aimé de cette belle :
Ma coutume eft de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop fouvent.
Vous pourriez bien rifquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous favons l'un & l'autre
Notre portée ; & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le fien.
Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille,
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & fon rond bouclier,
Se met en felle, & d'une courfe fière,
Paffe, repaffe, & fournit fa carrière.

De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverſaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur & ſa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire ſûre,
Son cheval tombe, & ſur lui renverſé,
D'un coup de pied, ſur ſon caſque fauſſé,
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt ; il croit qu'il va paſſer,
Crie : IN MANUS, & le veut confeſſer.
Ah ! Dorothée ! ah ! douleur inouie !
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler !
Mon cher amant ! c'eſt donc moi qui te tue !
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille & l'Amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour.
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.
Chandos riait du ſuccès de ſes armes.
» Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
» Et vous auſſi, dévote Dorothée,
» Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers ;
» De nos combats c'eſt la loi reſpectée :

» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
» Puis j'abattis fous moi votre Pucelle.
» Je l'avouerai, je fis mal mon devoir :
» J'en ai rougi ; mais avec vous, la belle ,
» Je reprendrai tout ce que je perdis ;
» Et la Trimouille en dira fon avis. »
Le Poitevin, Dorothée & l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainfi qu'on voit, au fond des antres creux ,
Une bergère éplorée, interdite ,
Et fon troupeau que la crainte a glacé ,
Et fon beau chien par un loup terraffé
Le jufte ciel, tardif en fa vengeance ,
Ne fouffrit pas cet excès d'infolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés ,
Filles, garçons, tant de fois violés ,
Impiété , blafphême, impénitence ,
Tout en fon tems fut mis dans la balance ,
Et fut pefé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait, de l'autre bord ,
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille, une femme éperdue ,
Qui le tenait languiffant dans fes bras ,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas ,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole ;
A ces objets il pique, il court, il vole.
C'était alors l'ufage en Albion ,
Qu'on appellât les chofes par leur nom.
Déja du pont franchiffant la barrière ,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
FILS DE PUTAIN, nettement prononcé ,
Frappe au tympan de fon oreille altière.

Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière ;
Tel fut Alcide, & le divin Bacchus,
L'heureux Persée & le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard Normand
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtard du maître du tonnerre,
Guidez ma lance & conduisez mes coups !
L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable ;
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées,
Des éperons armés de courtes dents,
De son coursier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet,
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable ;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant ;
Leur force augmente ainsi que leur colère :
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux coursiers sous eux se dérobans,
Débarrassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit, dans d'affreux tremblemens,
Deux gros rochers détachés des montagnes,

Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre & tous deux ſe ferrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars, ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par ſa fureur,
Du haut des cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée,
Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
Les deux héros fiérement ſe relèvent,
Les yeux en feu ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, & ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déja le ſang coulant de leurs bleſſures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Faiſaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixé, ſans haleine,
N'oſant parler, & remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eſt regardé ;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,

Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saifit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler fon fer barbare,
Puis d'une jambe, avancée à propos,
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant fon ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deffous & le Français deffus.
  Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guide le cœur quand fon fort eft profpère,
De fon genou preffant fon adverfaire,
Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos; attends:
Tiens, c'eft ainfi, Dunois, que je me rends.
  Tirant alors, pour reffource dernière,
Un ftilet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou fon vainqueur bienfaifant:
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouffer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria: Tu veux mourir,
J'en fuis fâché. Mais fans plus difcourir,
Il vous lui plonge, avec peu de fcrupule,
Son fer fanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, fe débattant en vain,
Difait encor tout bas: FILS DE PUTAIN!
Son cœur altier, inhumain, fanguinaire,
Jufques au bout garda fon caractère.
Ses yeux, fon front, pleins d'une fombre horreur

CHANT XV.

GRAND REPAS A L'HOTEL-DE-VILLE D'ORLÉANS, SUIVI D'UN ASSAUT GÉNÉRAL. CHARLES ATTAQUE LES ANGLAIS. CE QUI ARRIVE A LA BELLE AGNÈS ET A SES COMPAGNONS DE VOYAGE.

CENSEURS malins, je vous méprife tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu, dans cette belle hiftoire,
Écrite en or au temple de mémoire,
Ne préfenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il eft bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre, & d'un page,
De Grisbourdon, de fa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
  Mais vous favez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le fage;
Je le copie, & n'ai rien inventé :
Dans ces détails fi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois fa dure gravité
Juge mon fage avec févérité,
A certains traits fi le fourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paffer fa pierre ponce
Sur la moitié de ce livre enchanté :
Mais qu'il refpecte au moins la vérité.
  O vérité! vierge pure & facrée,

Quand



Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
P. Ch. 15.

Quand feras-tu dignement révérée !
Divinité qui feule nous inftruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits?
Du fond du puits quand feras-tu tirée!
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidellement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins!
Oh! qu'Ariofte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin!
Ce témoignage, à fon livre divin,
De tout lecteur attire la croyance.
Tout inquiet encor de fon deftin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de fa troupe dorée;
Et demandant à Dunois des confeils,
Ainfi que font tous les rois fes pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un efpoir fi doux,
L'amant royal fouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête,
Et quand Dunois, préparant fes fuccès,
Nomme ORLÉANS, le roi lui nomme AGNÈS.
L'heureux bâtard dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiffant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville inveftie:
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des affiégeans c'était les magafins.

Le dieu fanglant qui donne la victoire,
Le dieu jouflu qui préfide aux feftins,
D'emplir ces lieux fe difputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins;
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaifirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château;
Quels vrais fuccès pour Dunois & Bonneau!
Tout Orléans, à ces grandes nouvelles,
Rendit à Dieu des graces folemnelles.
Un TE DEUM en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité;
Un long dîner, où le juge & le maître,
Chanoine, évêque, & guerrier invité
Le verre en main tombèrent tous par terre;
Un feu fur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit fombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à fes fujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'alégreffe,
Furent fuivis par des cris de détreffe.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais ufait de fes momens propices
Où nos bourgeois, en vuidant les flacons,
Louaient leur prince, & danfaient aux chanfons.
Sous une porte on plaça deux fauciffes,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais fauciffons, dont la poudre fatale

Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre & l'air;
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une mêche, artistement posée,
En un moment la matière embrasée,
S'étend, s'élève, & porte à mille pas,
Bois, gonds, battans & ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre & se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet:
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, & piquait sa grande amé.
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.
  Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons par-tout & le fer & les flammes;
Buvons le vin des poltrons d'Orléans;
Prenons leur or; baisons toutes leurs femmes.
Jamais César, dont les traits éloquens
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.
  Sur ce terrain, que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie
Peut repousser la première furie,

Les premiers coups du terrible Bedfort.
Poton, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue ;
Le canon gronde, & l'horrible mot tue
Eſt répété quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence & ne trouble plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déja cent cohortes preſſées ;
Et le ſoldat, le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon compagnon.
Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu ;
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
De pieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort,
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les bretonnes-têtes,
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rang entaſſés !
Ainſi qu'on voit, ſous cent mains diligentes,
Cheoir les épis des moiſſons jauniſſantes.
Mais cet aſſaut fièrement ſe maintient ;
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toujours renaiſſantes,

N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainfi l'Anglais, dans les feux, fous le fer,
Après fa chûte encor plus formidable,
Brave en mourant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais fur ces remparts fanglans,
Fier Richemont, digne efpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur & d'élite,
En chancelant marchent fous fa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa sève encor animait leur vertu,
Et Richemont criait d'une voix forte :
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte ;
Mais vous m'avez, il fuffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déja Talbot s'était fait un paffage
Au haut du mur, & déja dans fa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer fes foldats,
Criant Louvet d'une voix ftentorée ;
Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auffi Louvet,
Mais fans favoir ce que Talbot voulait.
O fots humains! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
Charle en fon fort triftement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement fon ame eft fuffoquée.
Quoi! difait-il, ne pouvoir fecourir
Mes chers fujets que mon œil voit périr!
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, & combattre, & peut-être

Les délivrer des Anglais inhumains.
Le fort cruel enchaîne ici mes mains.
Non, lui dit Jeanne, il eft tems de paraître.
Venez, mettez, en fignalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
Marchez, mon prince, & vous fauvez la ville ;
Nous fommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit: Quoi! vous favez flatter!
Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
Et votre eftime, & celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.
Devant fes pas l'oriflamme eft porté ;
Jeanne & Dunois volent à fon côté.
Il eft fuivi de fes gens d'ordonnance,
Et l'on entend, à travers mille cris,
Vive le roi, Mont-joie & Saint-Denis!

Charles, Dunois, & la Baroife altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur fein
Les réfervoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle fuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe fur des faucons
Qui s'acharnaient fur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer fur l'enclume battu,
Qui de fa trempe augmente la vertu,
Repouffa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces foldats des fils de Clodion,
Fiers, enflammés, de fang infatiables?
Ils ont volé comme un vent dans les airs.

Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
Et jurant Dieu, l'un sur l'autre on se jette,
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh! que ne puis-je, en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques!
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre & de les répéter,
De supputer les coups & les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, & des combats encor.
Détournez-vous de ces objets funestes,
Ami lecteur; osez lever vos yeux
Et votre esprit vers les plaines célestes.
Venez, montez aux demeures des dieux;
Contemplez-y la sagesse profonde
Qui dans la paix fait le destin du monde;
Un tel spectacle est plus digne de vous,
Que le barbare & sanglant étalage
De ces combats qui se ressemblent tous;
Leur long récit doit ennuyer le sage.

CHANT XVI.

COMMENT SAINT PIERRE APPAISA SAINT GEORGE ET SAINT DENIS, ET COMMENT IL PROMIT UN BEAU PRIX A CELUI DES DEUX QUI LUI APPORTERAIT LA MEILLEURE ODE. MORT DE LA BELLE ROSAMORE.

PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix ;
Etres brillans, aux fix ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les deftins des peuples & des rois !
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les fplendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laiffez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui fe paffe au fond du fanctuaire ;
Et pardonnez ma curiofité.

Cette prière eft de l'abbé Tritême,
Non pas de moi ; car mon œil effronté
Ne peut percer jufqu'à la cour fuprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur Saint George, & Denis notre apôtre,
Étaient au ciel enfermés l'un & l'autre ;
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terreftres combats ;
Ils cabalaient ; c'eft tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eft à la cour.
George & Denis s'adreffent tour-à-tour



Il salua trois fois trés humblement
Les Conseillers, le premier President;
Puc. Ch. 16.

Dans l'empirée au bon monfieur Saint Pierre.
  Ce grand portier, dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clefs tient la vie & la mort.
Pierre leur dit: Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître;
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau;
Il m'a privé du droit brillant des armes;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes alarmes.
  Vous, Saint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France;
Vous, monfieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'iſle d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un hymne en vers, non pas une ode en proſe.
Houdart a tort; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique;
Chez les mortels il faut toujours du tems
Pour rimailler des vers aſſez méchans:
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens;
La meilleure ode obtiendra la victoire:
Et vous ferez le ſort des combattans.
  Ainſi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône;

Cela fut dit en deux mots, tout au plus;
Le laconifme eft langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleftes
Vont affembler les faints de leur pays,
Qui fur la terre ont été beaux efprits.
Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auffitôt feoir à fa table ronde
Saint Fortunat, peu connu dans le monde,
Et qui paffait pour l'auteur du PANGÉ,
Et Saint Profper, d'épithètes chargé;
Quoiqu'un peu dur, & qu'un peu janfénifte.
Il mit auffi Grégoire dans fa lifte,
Le grand Grégoire, évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naitre Bonneau.
Et Saint Bernard, fameux par l'antithèfe,
Qui dans fon tems n'avait pas fon pareil;
Et d'autres faints pour fervir de confeil.
Sans prendre avis, il eft rare qu'on plaife.
George, en voyant tous ces foins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux fouris;
Il avifa dans le facré pourpris
Un Saint Auftin, prêcheur de l'Angleterre;
Puis en ces mots il lui dit fon avis.
Bon homme Auftin, je fuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas;
Je fais brandir mon large cimeterre
Pour fendre un bufte, & caffer tête & bras;
Tu fais rimer, travaille, verfifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie;
Un feul Anglais, dans les champs de la mort,
De trois Français triomphe fans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,

Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux meſſieurs aiſément mis à bas ;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne & d'ode, & d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts; de bien faire & bien dire.
Denis ameute un tas de rimailleurs,
Qui tous enſemble ont très-peu de génie ;
Travaille ſeul : tu ſais tes vieux auteurs ;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon académie.
Le bon Auſtin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis & lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir; & chacun fit ſon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans ſéraphins,
Les gros jouflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs ſe perchèrent ;
Au-deſſous d'eux les anges ſe nichèrent ;
Et tous les ſaints, ſoigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'affirent pour juger.
Auſtin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Égypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïſe, & ſes imitateurs
Qui l'égalaient dans ſes divins preſtiges ;
Les flots du Nil, jadis ſi bienfaiſans,
D'un ſang affreux dans leur courſe écumans;
Du noir limon les venimeux reptiles,
Changés en verge, & la verge en ſerpens,

Le jour en nuit; les déserts & les villes,
De moucherons, de vermine couverts;
La rogne aux os, la foudre dans les airs;
Les premiers nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Égypte en deuil, & le peuple fidelle
De ses patrons emportant la vaisselle,
Et par le vol méritant son bonheur:
Ce peuple errant pendant quarante années,
Vingt mille juifs égorgés pour un veau,
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées:
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu,
Assassinant son maître au nom de Dieu;
Et Samuel qui, d'une main divine,
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis,
Car cet Agag était incirconcis:
Puis la beauté qui, sauvant Béthulie,
Si purement de son corps fit folie;
Le bon Baza qui massacra Nadad;
Et puis Achab mourant comme un impie,
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Josabad,
Fils d'Atrobad; & la reine Athalie
SI MÉCHAMMENT MISE A MORT PAR JOAD.
Longuette fut la triste litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux tems passés.
On y voyait le soleil se dissoudre,
La mer fuyant, la lune mise en poudre,
Le monde en feu, qui toujours tressaillait,

Dieu

Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;
Des flots de fang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait fous de vers oliviers ;
Les monts fautaient tout comme des béliers
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Auflin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laiffait fon peuple en efclavage ;
Mais des lions brifant toujours les dents,
Sous fes deux pieds écrafant les ferpens,
Parlant au Nil & fufpendant la rage
Des bafilics & des léviatans.
Auflin finit. --- Sa pindarique ivreffe
Fit élever, parmi les bienheureux,
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.
Denis fe lève: & baiffant fes doux yeux,
Puis les levant avec un air modefte,
Il falua l'auditoire célefte,
Parut furpris de leurs traits radieux ;
Et finement fa pudeur femblait dire :
Encouragez celui qui vous admire.
Il falua trois fois très-humblement
Les confeillers, le premier préfident ;
Puis il chanta d'une voix douce & tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.
O Pierre ! ô Pierre ! ô vous fur qui Jefus
Daigna fonder fon églife immortelle,
Portier des cieux, pafteur de tout fidelle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre faint, tendre père,

Auguſte appui de nos rois très-chrétiens,
Étend ſur eux ta faveur ſalutaire :
Leurs droits ſont purs, & ces droits ſont les tiens.
Le pape à Rome eſt maître des couronnes,
Aucun n'en doute ; & ſi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préſent,
C'eſt en ton nom, car c'eſt toi qui les donnes.
Hélas! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont imprudemment
Mis ſur le trône une race étrangère.
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppoſe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.
C'eſt ſur ce ton que Saint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un ſecret embarras.
Céphas content, fit voir ſur ſon viſage
De l'amour-propre un ſecret témoignage :
Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre habile, il dit dans ſon langage :
Cela va bien, continuez, Denis.
L'humble Denis repart avec prudence :
Mon adverſaire a pu charmer les cieux :
Il a chanté le dieu de la vengeance ;
Je vais bénir le dieu de la clémence ;
Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.
Denis alors, d'une voix aſſurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plaît à la charger ;

Le bon fermier dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui n'ayant que cinq pains
Et trois poiffons, nourrit cinq mille humains ;
Le bon prophète, encor plus doux qu'auftère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Magdelaine, & permet que fes pieds
Par elle foient gentiment effuyés.
(Par Magdelaine Agnès eft figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuffit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, & pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du faint Anglais l'audace fut déçue ;
Auftin rougit : il fuit en tapinois :
Chacun en rit ; le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris,
Un pédant fec, à face de Terfite,
Vil délateur, infolent hypocrite,
Qui fut payé de haine & de mépris,
Quand il ofa, dans fes phrafes vulgaires,
Flétrir les arts, & condamner nos frères.
Pierre à Denis donna deux beaux agnus ;
Denis les baife : & foudain l'on ordonne
Par un arrêt figné de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais foient vaincus
Par les Français, & par Charle en perfonne.
En ce moment la Baroife amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,

De ſon griſon la figure & les traits.
Tel le ſoleil, dont ſouvent un nuage
Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria: Ce jour eſt glorieux;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible
Déja s'arrête, & n'eſt plus invincible.
Il lit au ciel, d'un regard conſterné,
Que de Saint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.
Charles plus loin entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, & de mourans jonchées.
C'eſt dans ces lieux, c'eſt dans un champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais! ô Criſtophe Arondel!
Ton maintien ſec, ta froide indifférence
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire mot, ce ſourcilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France;
Et l'on eût dit, à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuyer.
Sa Roſamore, à ſes pas attachée,
Et comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page & qu'un jeune écuyer:
Son caſque eſt d'or, ſa cuiraſſe eſt d'acier;

D'un perroquet la plume panachée,
Au gré des vents ombrage son cimier.
Car dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre,
Elle se plaît tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant l'aiguille & marchant aux combats,
Ou Bradamante ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands sentimens,
Lorsqu'un démon trop funeste aux amans,
Pour leur malheur vers Arondel attire
Le dur Poton, & le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave & fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le causeur; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc sort au milieu du dos,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots;
Il tombe & meurt: & sa lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.
  A ce spectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence:
Point de soupirs: elle cria vengeance;
Et dans l'instant que Poton se baissait
En ramassant son fer qui se cassait,
Ce bras tout nu, ce bras, dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit

Un chef grifon du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à fes yeux fi coupable.
Les nerfs cachés fous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois.
Poton, depuis, ne fut jamais écrire.
Mais dans l'inftant le brave & beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son cafque d'or que fa chûte détache,
Découvre un fein de rofes & de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent fur fes habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiffe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaifirs.
Le beau la Hire en pouffe des foupirs,
Répand des pleurs; & d'un ton lamentable,
S'écrie : O ciel ! je fuis un meurtrier,
Un houfard noir, plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée eft infame;
Eft-il permis de tuer une dame !
Mais Richemont, toujours mauvais plaisant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont fur toi trop d'empire ;
C'eft une Anglaife, & le mal n'eft pas grand.
Elle n'eft pas pucelle comme Jeanne.
Tandis qu'il tient un difcours fi profane,
D'un coup de flêche il fe fentit bleffé :
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne,
Qui comme un flot le preffe & l'environne.

La Hire & lui, nobles, bourgeois, soldats,
Portent par-tout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on poursuit, on recule :
De corps sanglans un monceau s'accumule,
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.
Dans cette horrible & sanglante mêlée
Le roi disait à Dunois: Cher bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc est-elle allée !
Qui! dit Dunois. Le bon roi lui repart:
Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue !
Qui donc! hélas! elle était disparue
Hier au soir avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort;
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidelle;
Gardez-la moi. Pendant ce beau discours
Il avançait, & combattait toujours.
Bientôt la nuit couvrant notre hémisphère,
L'enveloppa d'un noir & long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il sortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une sur-tout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au souris tendre, à la peau de satin,
Que sermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Couverts d'acier, & d'or & de rubans,

Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait sa bizarre structure.
Le roi, surpris de tant de nouveautés,
Dít à Bonneau : Qui m'aime doit me suivre :
Demain matin, je veux, au point du jour,
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre.
Il resta peu dans les bras du sommeil.
Et quand Phosphore, au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux coursiers que conduit le soleil,
Le roi, Bonneau, Dunois, & la Pucelle,
Allégrement se remirent en selle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charles disait : Voyons d'abord ma belle ;
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais.
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.



Le Confesseur qui dans une prompte fuite
d'Agnes Sorel evitait la poursuite.

Puc. Ch. 17.

CHANT XVII.

COMMENT CHARLES VII, AGNÈS, JEANNE, DUNOIS, LA TRIMOUILLE, DEVINRENT TOUS FOUS, ET COMMENT ILS REVINRENT EN LEUR BON SENS PAR LES EXORCISMES DU R. P. BONIFOUX, CONFESSEUR ORDINAIRE DU ROI.

OH ! que ce monde eſt rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, tems heureux de faibleſſes,
Printems des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais forciers, tout-puiſſans féducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans :
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grifettes.
Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour fe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes & des faints,
Dont la pudeur & les exploits divins
Avaient bravé fa magique puiſſance.
Quiconque entrait en ce maudit logis
Méconnaiſſait fur le champ fes amis,
Perdait le fens, l'eſprit & la mémoire.

L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funestes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.
Sous les grands arcs d'un immense portique,
Amas confus de moderne & d'antique,
Se promenait un fantôme brillant
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geste vif, à la marche égarée,
La tête haute, & de clinquans parée.
On voit son corps toujours en action,
Et son nom est l'IMAGINATION.
Non, cette belle & charmante déesse
Qui présida, dans Rome & dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
Ses diamans, ses immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille;
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'auteurs approchent de si près,
Qui les inspire, & qui servit de guide
Aux Scudéris, le Moine, Desmarets.
Elle répand ses faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et son empire assez long-tems dura
Sur le théatre, au barreau, dans les chaires:
Près d'elle était le GALIMATHIAS:
Monstre bavard caressé dans ses bras,
Nommé jadis le docteur Séraphique,
Subtil, profond, énergique, angélique,

Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confufion,
Qui depuis peu fit MARIE A LA COQUE.
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, & les mauvais bons mots,
A double fens, qui font l'efprit des fots.
Les préjugés, les méprifes, les fonges,
Les contre-fens, les abfurdes menfonges.
Ainfi qu'on voit, aux murs d'un vieux logis,
Les chats-huans & les chauves-fouris.
Quoiqu'il en foit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel, qui dans ces lieux viendra,
Perdra l'efprit tant qu'il y reftera.
A peine Agnès, avec fa douce efcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confeffeur,
Devint l'objet de fa fidelle ardeur;
Elle le prend pour fon cher roi de France.
O mon héros! ô ma feule efpérance!
Le jufte ciel vous rend à mes fouhaits.
Ces fiers Bretons font-ils par vous défaits!
N'auriez-vous point reçu quelque bleffure!
Ah! laiffez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre & doux,
Oter le froc du pere Bonifoux.
Et dans fes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baifer qui foit pris & rendu.
Charmante Agnès, que tu fus confternée,
Lorfque, cherchant un menton frais tondu,
Tu ne fentis qu'une barbe tannée,

Longue, piquante, & rude, & mal peignée!
Le confeffeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiffant la belle qui le fuit.
La belle Agnès fe voyant dédaignée,
Court après lui de pleurs toute baignée.
Comme ils couraient dans ce vafte pourpris,
L'un fe fignant, & l'autre toute en larmes,
Ils font frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraffait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de fes armes,
L'allait bientôt immoler fous fes coups.
Peut-on connaître, à cette barbarie,
Ce la Trimouille & ce parfait amant,
Qui de grand cœur, en tout autre moment,
Pour Dorothée aurait donné fa vie!
Il la prenait pour le fier Tirconel;
Elle n'avait nul trait en fon vifage
Qui reffemblât à cet Anglais cruel:
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel:
Et lui parlant, fans pouvoir le connaître,
Elle lui dit: Ne l'avez-vous point vu,
Ce chevalier qui de mon cœur eft maître,
Qui près de moi dans ces lieux eft venu!
Mon la Trimouille, helas! eft difparu!
Que fait-il donc? de grace, où peut-il être!
Le Poitevin à ces touchans difcours
Ne connut point fes fidelles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient fur lui prêt à trancher fes jours.
Le fer en main il fe met en défenfe,

Vers

Vers Dorothée en mesure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton;
Dur insulaire, ivre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom !
Moi, petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi ! ta main ne tire pas l'épée !
De quel effroi ta vile ame est frappée !
Fier en discours, & lâche en action,
Chevreuil anglais, Tersite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaine, ou je vais, de ma main,
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer, sur ton large derrière,
A mon plaisir deux cents coups d'étrivière.
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, & mourante de peur :
Je ne suis point Anglais, dit Dorothée ;
J'en suis bien loin: comment, pourquoi, par où,
Me vois-je ici par vous si maltraitée !
Dans quel danger je suis précipitée !
Je cherche ici le héros du Poitou ;
C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais sans être écoutée ;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déja la prendre par le cou.

Le confeffeur, qui, dans fa prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourfuite,
Bronche en courant, & tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès qui le fuit & le ferre,
Sur lui trébuche, en pouffant des clameurs,
Et des fanglots qu'interrompent fes pleurs,
Et fous eux tous fe débat Dorothée,
Très en défordre, & fort mal ajuftée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle, efcorté de Bonneau,
Avec Dunois & la fière Pucelle
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher fa maîtreffe fidelle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils font de cheval defcendus,
Sous le portique à peine ils font rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens fous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la forbonne antique,
Séjour de noife, antre théologique,
Où la Difpute & la Confufion
Ont établi leur facré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raifon.
Nos révérends arrivent à la file;
Ils avaient l'air d'être de fens raffis;
Chacun paffait pour fage en fon logis;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes;
Point querelleurs & point extravagans:
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes,

Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.
Charle enivré de joie & de tendresse,
Les yeux mouillés, tout pétillans d'ardeur;
Et ressentant un battement de cœur,
Disait d'un ton d'amour & de langueur:
» Ma chère Agnès, ma pudique maîtresse,
» Mon paradis, précis de tous les biens,
» Combien de fois, hélas! fus-tu perdue!
» A mes desirs te voilà donc rendue.
» Parle d'amour, je te vois, je te tiens.
» Oh! que tu fais une charmante mine!
» Mais tu n'as plus cette taille si fine,
» Que je pouvais embrasser autrefois
» En la serrant du bout de mes dix doigts.
» Quel embonpoint! quel ventre! quelles fesses!
» Voilà le fruit de nos tendres caresses:
» Agnès est grosse, Agnès me donnera
» Un beau bâtard qui pour nous combattra.
» Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
» Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
» Amour le veut; il faut que dans l'instant
» J'aille au-devant de cet aimable enfant. »
A qui le roi se faisait-il entendre!
A qui tient-il ce discours noble & tendre!
Qui tenait-il dans ses bras amoureux!
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;
C'était Bonneau: jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charles pressé d'un desir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement:
Il le renverse; & Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,

Qui de ſon poids ſe ſentit accablée.
Ciel ! que de cris & que de hurlemens !
Le confeſſeur reprit un peu ſes ſens ;
Sa groſſe pance était juſte portée
Deſſus Agnès & deſſous Dorothée ;
Il ſe relève, il ma che, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Bonneau le ſuit.
Mais la Trimouille à l'inſtant s'imagine
Que ſa beauté, ſa maîtreſſe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après ; il le preſſe ; il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie.
Attends, arrête. En prononçant ces mots,
D'un large ſabre il frappe ſon gros dos.
Bonneau portait une épaiſſe cuiraſſe,
Et reſſemblait à la peſante maſſe
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frappe & rebondit.
La peur hâtait ſa marche écarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne caſquée & de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, & lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille ; il eſt ſon cher appui,
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui :
Il le connaît, mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais, il vous tombe ſur elle ;
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait

Le Poitevin, qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau, qui lourdement fuyait.
Le bon roi Charle, en ce défordre extrême,
Dans fon Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers, après Bonneau courans,
Sont à fes yeux des raviffeurs fanglans.
L'épée au poing fur Dunois il s'élance :
Le beau bâtard fe retourne, & lui rend
Sur la vifière un énorme fendant.
Ah! s'il favait que c'eft le roi de France,
Qu'il fe verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte & de douleur.
En même tems Jeanne par lui frappée,
Lui répondit de fa puiffante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois fa maîtreffe & fon roi;
A droite, à gauche, il lance fur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez.
Ciel! quels feront vos regrets & vos larmes,
Quand vous faurez qui pourfuivent vos armes,
Et qui vous frotte, & qui vous combattez!
Le Poitevin dans l'horrible mêlée
De tems en tems appefantit fon bras
Sur la Pucelle, & roffe fes appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa groffe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.

Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage poſsède,
Tous contre tous, aſſaillans, aſſaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Crians, hurlans, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie: Au ſecours, on m'égorge, on me tue.
Le confeſſeur, plein de contrition,
Menait toujours cette proceſſion.
Il apperçoit à certaine fenêtre
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et ſe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Était ſans doute une œuvre du démon.
Il conſervait un reſte de raiſon;
Son long capuce & ſa large tonſure,
A ſa cervelle avaient ſervi d'armure.
Il ſe ſouvient que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'uſage antique & beau,
Très-ſagement établi par nos pères,
D'avoir ſur ſoi les choſes néceſſaires,
Muſcade, clou, poivre, géroſle & ſel.
Pour Bonifoux, il avait ſon Miſſel.
Il apperçut une fontaine claire;
Il y courut, ſel & Miſſel en main,
Bien réſolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au myſtère;
Il dit tout bas: SANCTAM CATHOLICAM,

PAPAM, ROMAM, AQUAM BENEDICTAM.
Puis de Bonneau prend la tasse, & va vîte
Adroitement asperger d'eau bénite
Le sa fadet né de la belle Alix.
Chez les païens l'eau brûlante du Stix
Fut moins fatale aux ames criminelles ;
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître & le palais
Les combattans couverts d'une nuit sombre,
Couraient encor & se cherchaient dans l'ombre.
Tout aussitôt le palais disparut ;
Plus de combat, d'erreur, ni de méprise ;
Chacun se vit, chacun se reconnut ;
Chaque cervelle en son lieu fut remise,
A nos héros un seul moment rendit
Le peu de sens qu'un seul moment perdit :
Car la folie, hélas ! ou la sagesse,
Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.
C'était alors un grand plaisir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le bénissant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille ! ô vous royal amant !
Qui me peindra votre ravissement !
On n'entendait que ces mots : Ah ! ma belle !
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'est vous ! c'est toi ! jour heureux ! doux momens !
Et des baisers & des embrassemens,
Cent questions, cent réponses pressées ;
Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.

Le confeſſeur d'un paternel regard
Les lorgnait tous, & priait à l'écart.
Le grand bâtard & ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Élève alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému. La nature tremblante
Frémit d'horreur; & Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier, & cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jérico le rempart écroulé,
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique.
Alors, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample & ſacré monaſtère.
Le ſalon fut en chapelle changé.
Le cabinet où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de Dieu qui preſide aux deſtins
Ne changea point la ſalle des feſtins,.
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les ſaints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Rheims,

Dit à Dunois : Tout nous eſt favorable
Dans nos amours & dans nos grands deſſeins ;
Eſpérons tout: ſoyez sûr que le diable
A contre nous fait ſon dernier effort.
Parlant ainſi Jeanne ſe trompait fort.

CHANT XVIII.

DISGRACE DE CHARLES ET DE SA TROUPE DORÉE.

JE ne connais dans l'hiftoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophête, aucun parfait chrétien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'efprit immonde.
  La providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détreffe.
Dès fon berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon pourfuivit fa jeuneffe;
De tous fes droits fon père le priva;
Le parlement de Paris, près Goneffe,
Tuteur des rois, fon pupille ajourna;
De fes beaux lis un chef Anglais s'orna;
Il fut errant, manqua fouvent de meffe
Et de dîner; rarement féjourna
En même lieu. Mère, oncle, ami, maitreffe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendreffe
De fon Agnès; & l'enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui, par magique adreffe,
Pour quelque tems la tête lui tourna.
Il effuya des traits de toute efpèce;
Il les fouffrit; & Dieu lui pardonna.
  De nos amans la troupe fière & lefte
S'acheminait loin du château funefte
Où Belzebut dérangea les cerveaux
Des chevaliers, d'Agnès & de Bonneau.



Mon Roi, dit elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puc. Ch. 18.

Ils côtoyaient la forêt vaste & sombre
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Titon
En se levant mêlait le jour à l'ombre,
On apperçut de loin des hoquetons.
Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lis & de trois léopards.
Le roi fit halte en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle: Allons, fuyons, mon maître.
Jeanne en courant s'approcha vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, & les fronts consternés.
Hélas! ce sont des chevaliers, dit-elle,
Qui sont captifs; & c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons, & faisons voir
Ce qu'est Dunois, & ce qu'est la Pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent, à ces mots,
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne,
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne aussitôt de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garottée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre ;
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre,

Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette offre courtoise,
Montraient encor une face sournoise,
Baissaient les yeux. --- Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles soupire:
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais règnent dans mon empire!
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'est pour eux seuls que l'on dit des prières!
C'est de leur part, hélas! que mes sujets
Sont de Paris envoyés aux galères!...
Puis le bon prince, avec compassion,
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton;
Ses yeux tournés, plus menteurs que sa bouche;
Ses sourcils roux, mêlangés & retors,
Semblent loger la fraude & l'imposture.
Sur son front large est l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords;
Sa bouche écume, & sa dent toujours grince.
Le Sycophante, à l'aspect de son prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baisse les yeux, compose & radoucit

Les

Les traits hagards de fon affreux vifage.
Tel eft un dogue au regard impudent,
Au gofier rauque, affamé de carnage;
Il voit fon maître, il rampe doucement,
Lèche fes mains, le flatte en fon langage;
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon,
Qui, s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache fa queue & fa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter fœur Rofe, ou fœur Difcrète.
Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commifération,
L'encouragea par un difcours affable.
Dis-moi, quel eft ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, & pour quelle action
Le châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer fur les mers de Provence!
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit: ô monarque trop bon!
Je fuis de Nantes, & mon nom eft Frélon.
J'aime Jéfus d'un feu pur & fincère;
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs; & j'eus, dans tous les tems,
Un très-grand foin du falut des enfans.
A la vertu je confacrai ma vie.
Sous les charniers, qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je fuis connu dans la place Maubert;
C'eft là fur-tout qu'on m'a rendu juftice.

Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleſſes du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'eſcroc;
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.
Ce bon propos toucha le roi de France.
Conſole-toi, dit-il, & ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi, fut un homme de bien!
Ah! dit Frélon, ſur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainſi que de moi-même;
Nous ſommes tous en un moule jetés.
L'abbé Coyon qui marche à mes côtés;
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant, ni calomniateur.
Maître Chaumé, deſſous ſa mine baſſe,
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace;
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Gouchat pourrait embarraſſer
Tous les robins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin cet avocat ſans cauſe;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabotier eſt tout pétri de miel.
Ah! l'eſprit fin! le bon cœur! le ſaint prêtre!
Il eſt bien vrai qu'il a trahi ſon maître,
Mais ſans malice, & pour très-peu d'argent.
Il s'eſt vendu, mais c'eſt au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles.
Eſt-ce un grand mal! on vit de ſon talent.
Employez-nous; nous vous ſerons fidelles.
En ce tems-ci la gloire & les lauriers

Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands succès ont excité l'envie ;
Tel eſt le ſort des auteurs, des héros,
Des grands eſprits, & ſur-tout des dévots.
Car la vertu fut toujours pourſuivie.
O mon bon roi ! qui le ſait mieux que vous !
Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charle apperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux !
Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines,
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans,
Et, pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourans.
L'autre eſt Brizet, directeur de nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrètes,
Mais s'appliquant ſagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure & ſainte
Mépriſait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Pour le dernier de la noble ſequelle
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher la Beaumelle.
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidelle ;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits,

Il fait combien, pour les faibles efprits,
La vérité fouvent eft dangereufe ;
Qu'aux yeux des fots fa lumière eft trompeufe,
Qu'on en abufe, & ce difcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une fage peur,
A réfolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majefté:
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poftérité.
Favoriffez ceux que la calomnie
Voulut noircir de fon fouffle empefté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Frélon, nous écrirons pour vous.
Alors il fit un difcours pathétique
Contre l'Anglais, & pour la loi falique ;
Et démontra que bientôt fans combat,
Avec fa plume il défendrait l'état.
Charle admira fa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,
Les affurant, avec compaffion,
Qu'il les prenait fous fa protection.
La belle Agnès, préfente à l'entrevue,
S'attendriffait, fe fentait toute émue.
Son cœur eft bon. Femme qui fait l'amour
A la douceur eft toujours plus encline,
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eft fortuné pour cette pauvre race.
Puifque ces gens contemplent votre face,
Ils font heureux, leurs fers feront brifés.
Votre vifage eft vifage de grace.

Les gens de loi font des gens bien osés,
D'inftrumenter au nom d'un autre maître!
C'eft mon amant qu'on doit feul reconnaître,
Ce font pédans en juges déguifés.
Je les ai vus, ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter fes revenus;
Pardevant eux le citer en perfonne,
Et gravement confifquer fa couronne.
Les gens de bien qui font à vos genoux,
Par leurs arrêts font traités comme vous.
Protégez-les. Vos caufes font communes;
Profcrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce difcours le roi fut très-touché;
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame eft d'efpèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond & plus fage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de foldats,
Il faut des dos, des jambes & des bras;
Ces gens en ont; & dans nos aventures,
Dans les affauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paffer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain
Au lieu de rame, un moufquet à la main,
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.

A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, & la troupe dorée,
Après dîner paſsèrent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée :
On leur donna les reſtes du ſerdeau.
Charle & les ſiens aſſez gaîment ſoupèrent;
Et puis Agnès & Charles ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits.
Agnès en vain cherche ſes engageantes,
Son beau collier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince
Ne trouve plus le tréſor de ſon prince.
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte, & d'un zèle empreſſé,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs & du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères.

Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire,
Pour diriger ET L'ESPRIT ET LE CŒUR,
Avec préface, & l'avis au lecteur.
Du clément roi la maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Enée,
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand, à leur nez, les gloutonnes harpies,
Juſte à midi, de leurs antres ſorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.
Agnès timide, & Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidelle tréſorier,
Les faiſait rire à force de crier.
Ah! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte.
Ah! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître eſt trop bon, quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours accorte, & toujours bien diſante,
Lui répliqua : Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs & la littérature.

Car j'ai connu de très-bons écrivains
Ayant le cœur auffi pur que les mains,
Sans le voler, aimant le roi leur maître,
Faifant du bien fans chercher à paraître,
Parlant en profe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eft le fruit de leurs veilles;
Le doux plaifir déguifant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; & s'il eft des Frélons
Dans notre fiècle, on trouve des abeilles.
  Bonneau reprit: Eh! que m'importe, hélas!
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras!
Il faut dîner, & ma bourfe eft perdue.
On le confole, & chacun s'évertue,
En vrais héros, endurcis aux revers,
A réparer les dommages foufferts.
On s'achemine auffitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & sûr afyle
Du grand roi Charle & de fes paladins,
Garni de tout, & fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent.
Fort fimplement les dames s'ajuftèrent.
On arriva mal en point, haraffé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chauffé.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V.E. III



A ce discours la Trimouille repond,
Ce n'est point moi, Je n'ai point cette gloire.
Puc. Ch. 19.

CHANT XIX.

MORT DU BRAVE ET TENDRE LA TRIMOUILLE, ET DE LA CHARMANTE DOROTHÉE. LE DUR TIRCONEL SE FAIT CHARTREUX.

SŒUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monftre fanglant né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris & de fang & de pleurs ;
Mais quand l'amour joint encor fes malheurs
A ceux de Mars, lorfque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enivré,
Répand un fang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de fa vie ;
Lorfqu'il enfonce un poignard égaré
Au même fein que fes lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes fi touchantes ;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui refpiraient l'amour ;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet fur les cœurs nés fenfibles,
Que cent guerriers qui terminent leur fort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.
  Charle entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raifon fatale,
Préfent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en fervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château fon noble & sûr afyle,

Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances & de dards,
Et les canons, que l'enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Déja des tours le faîte paraissait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'espoir ainsi que de courage:
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de sa dame
Au petit pas, & parlant de sa flamme,
Manqua sa route & prit d'autres chemins.
Dans un vallon, qu'arrose une onde pure,
Il vit un bois de cyprès toujours verts
Qu'en pyramide a formé la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers.
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau par des conduits secrets
Y tombe en nappe, & forme vingt cascades;
Un tapis vert est tendu tout auprès:
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille adorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour,
Reposez-vous sur ce lit de l'amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le tems, sa tendresse, son âge,
Sur-tout sa dame, allument ses desirs.
Les deux amans de cheval descendirent.
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent.
Mars & Vénus, planant du haut des cieux,

N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les nymphes applaudirent ;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, & s'en aimèrent mieux.
Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort consacré.
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs DE PROFUNDIS ;
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour, ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; & dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.
Il apperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître ;
Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un & l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupés d'eux, & ne voyant personne.
Paul Tirconel, dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, & s'écria : Profanes,
C'est donc ainsi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous insultez les mânes !
Rebut honteux d'une cour sans pudeur,

Vils ennemis : quand un Anglais ſuccombe,
Vous célébrez ce rare événement :
Vous l'outragez au ſein du monument,
Et vous venez vous baiſer ſur ſa tombe !
Parle, eſt-ce toi, diſcourtois chevalier,
Fait pour la cour & né pour la molleſſe,
Dont la main faible aurait, par quelque adreſſe,
Donné la mort à ce puiſſant guerrier !
Quoi ! ſans parler tu lorgnes ta maîtreſſe !
Tu ſens ta honte, & ton cœur ſe confond.
A ce diſcours la Trimouille répond :
Ce n'eſt point moi. Je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée.
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque Anglais à mon tour.
Comme un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, & briſant les vaiſſeaux,
Répand l'horreur ſur toute la nature ;
Tels la Trimouille & le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire & de menace.
Ils ſont tous deux ſans caſque & ſans cuiraſſe.
Le Poitevin, ſur les fleurs du gazon,
Avait jetté, près de ſa Milanaiſe,
Cuiraſſe, lance, & ſabre, & morion,
Tout ſon harnois, pour être plus à l'aiſe.
Car de quoi ſert un grand ſabre en amours ?

Paul

Paul Tirconel marchait armé toujours ;
Mais il laiſſa, dans la chapelle ardente,
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards, aux mains d'un écuyer ;
Et ne garda qu'un large baudrier,
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère ;
Et s'écriant : Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat, qui, faiſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans ?
Il dit, & pouſſe à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector & Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas
Aux yeux d'Hélène affligée & coupable.
L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jettait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée,
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh quoi ! ſur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! Ah, barbare ! arrêtez ;
Barbare Anglais, percez mon ſein timide.
Diſant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De ſon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolâtre,
Était déja vivement effleuré

X

D'un coup terrible à grand peine paré.
Le beau Français que sa blessure irrite,
Sur le Breton vole & se précipite;
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux!
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa maîtresse charmante !
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siège des amours,
Qui pour lui seul fut embrasé toujours:
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille... & la mort,
L'affreuse mort déja s'emparait d'elle;
Elle le sent; elle fait un effort;
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; & de sa faible main,
De son amant touchant encor le sein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait son ame & ses sanglots:
Et j'aime... j'aime... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il est tombé près d'elle
Sans connaissance: il était dans ses bras
Teint de son sang, & ne le sentait pas.
A ce spectacle épouvantable & tendre,
Paul Tirconel demeura quelque tems
Glacé d'horreur; l'usage de ses sens

Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher,
Prit autrefois la forme d'un rocher.
 Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les tems, & dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds. Les traits de ſon viſage
Sont fiers & doux : la grace & le courage
Y ſont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il lorſqu'au ſecond portrait
Il s'apperçut qu'on l'avait peint lui-même !
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.
Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rappelle
Que vers Milan, voyageant autrefois,
Il a connu CARMINETTA la belle,
Noble & galante, aux Anglais peu cruelle,
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſence,
Ce beau portrait, que du Lombard BÉLIN
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère ;
Tout eſt connu, Tirconel eſt ſon père.
 Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux, & dans le fond humain.

Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ses atteintes amères,
Ses traits sur eux font des impressions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aisément ouverts aux passions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds,
De son beau sang la mort s'est assouvie ;
Il la contemple, & ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arrose, il l'embrasse cent fois ;
De hurlemens il étonne les bois ;
Et maudissant la fortune, la guerre,
Tombe à la fin sans haleine & sans voix.

A ces accens tu rouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, & soudain
Tu détestas ce reste de lumière :
Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein ;
Sur l'herbe rouge il posa la poignée ;
Puis sur la pointe, avec force élancé,
D'un coup mortel il est bientôt percé,
Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent,
Épouvantés du spectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent,
Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême

Calmé l'horreur, & rentrant en lui-même,
Il fit poser ces amans malheureux
Sur un brancard, que des lances formèrent;
Au camp du roi ses prêtres le portèrent;
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur le champ.
Il détesta depuis cette aventure
Et femme & fille, & toute la nature.
Il monte un barbe; & courant sans valets,
L'œil morne & sombre, & ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va, dans son humeur noire,
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque & passe à sa terre natale:
C'est là qu'il prit la robe monacale
De Saint Bruno; c'est là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde & lui,
Fuyant ce monde, & se fuyant lui-même;
C'est là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Quand le roi Charle, Agnès, & la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on apperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux, & si long-tems heureux,
Souillés de sang & couverts de poussière:
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie;

Et lorfqu'Achille, en modefte vainqueur,
Le fit traîner avec tant de douceur,
Les pieds liés & la tête pendante,
Après fon char qui volait fur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand fon époux paffa les fombres bords.

La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preffait le roi qui pleurait dans fes bras,
Et lui difait: Mon cher amant, hélas!
Peut-être un jour nous ferons l'un & l'autre
Portés ainfi dans l'empire des morts:
Ah! que mon ame, auffi bien que mon corps,
Soit à jamais unis avec la vôtre!

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La trifte crainte & les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit: ce n'eft point par des gémiffemens,
Par des fanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans;
C'eft par le fang: prenons demain les armes.
Voyez, ô roi! ces remparts d'Orléans,
Triftes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voifins font encor tout fumans
Du fang verfé, que vous-même en perfonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous: fuivez vos grands deffeins;
C'eft ce qu'on doit à l'ombre enfanglantée
De la Trimouille & de fa Dorothée:

Un roi doit vaincre, & non pas soupirer.
Charmante Agnès, cessez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne,
A son amant, Agnès doit inspirer
Des sentimens dignes de sa couronne.
Agnès reprit : Ah! laissez-moi pleurer.

CHANT XX.

COMMENT JEANNE TOMBA DANS UNE ÉTRANGE TENTATION; TENDRE TÉMÉRITÉ DE SON ANE; BELLE RÉSISTANCE DE LA PUCELLE.

L'HOMME & la femme eſt choſe bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile :
Un rien le caſſe : on peut le rajuſter ;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Gardez ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir : croyez-moi, c'eſt un rêve,
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Ève
Et le vieux Loth, & l'aveugle Samſon,
David le ſaint, le ſage Salomon,
Et vous ſur-tout, ſexe doux, ſexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux teſtament,
Et de l'hiſtoire, & même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aiſément
Vos petits tours & vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un ſinge,
Gros, court, tanné, tout velu ſous le linge,
Comme un blondin careſſé dans vos bras.
J'en ſuis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être
Qu'un fat en robe, & qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable à qui j'ai conſacré



Vers son amant elle avança la main
Sans y songer puis la tira soudain.

Puc. Ch. 20.


NAPOLI

Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inſtruire il eſt tems de connaître
L'erreur de Jeanne, & comme un beau griſon
Pour un moment égara ſa raiſon ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt le ſage Tritême,
Ce digne abbé, qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encor au fond de ſa chaudière,
En blaſphémant cherchait l'occaſion
De ſe venger de la Pucelle altière
Par qui là-haut d'un coup d'eſtramaçon,
Son chef tondu fut privé de ſon tronc.
Il s'écriait à Belzébuth : Mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché,
Faire tomber cette Jeanne ſévère !
J'y crois, pour moi, ton honneur attaché.
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor ſur le viſage.
Pour ſe venger l'amphibie animal
Vint s'adreſſer à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conſpirent
Contre une femme. Hélas ! le plus ſouvent
Pour les ſéduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-tems tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc, deſſous ſon cotillon,
Gardait les clefs de la ville aſſiégée ;
Et que le fort de la France affligée
Ne dépendait que de ſa miſſion.
L'eſprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte obſerver ſur la terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre ;

En quel état & de corps & d'esprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Le roi, Dunois, la Trimouille & la belle
Agnès, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Étaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brèche réparée,
Aux assaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.
Les citoyens, le roi Charle & Bedfort,
Chacun chez soi soupe en hâte & s'endort.
Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez & Dunois & Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous souvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégase aux deux longues oreilles
Qui combattit sous Jeanne & sous Dunois
Les ennemis des filles & des rois.
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées:
Il en revint: mais il revint jaloux:
Vous savez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il sentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, ressort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps, & les anime tous.
Ce feu sacré dont il nous reste encore

Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé.
Tout eſt flétri; la force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours;
S'il eſt encore une flamme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus, Uranie;
Ne cherchez pas chez les faibles humains;
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, & même cordeliers,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'eſt bien peu de choſe.

L'abbé Tritême, eſprit ſage & diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet,
Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il fallut, aux ſiècles à venir,
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba. Mais ſon ame agitée
Se raſſura, faiſant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce père formidable ,
Rival de Dieu, ſéduiſit autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois ,
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes & nos filles.
Le bon Tritème en avait dans ſon tems
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence & la honte.

La groſſe Jeanne au viſage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie ,
Se rappelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté ,
A Saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché , comme on peut bien le croire ,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même ;
Et qu'une femme , en toute occaſion ,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piège affreux que tendit le démon.

On

On va bien loin fitôt qu'on fe fourvoie.
Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait fon tems; il le prend toujours bien.
Il eft par-tout : il entra par adreffe
Au corps de l'âne; il forma fon efprit;
De fa voix rauque adoucit la rudeffe,
Et l'inftruifit aux fineffes de l'art
Approfondi par Ovide & Bernard.
Lâ'ne éclairé furmonta toute honte;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où, dans un doux repos,
Jeanne en fon cœur repaffait fes travaux :
Puis doucement s'accroupiffant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, & fur-tout d'être belle.
Ainfi jadis le ferpent féducteur,
Quand il voulut fubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.
Où fuis-je ! ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu ! par Saint Luc ! par Saint Marc !
Eft-ce mon âne ! ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, & même il parle bien.
L'âne à genoux, compofant fon maintien,
Lui dit : O d'Arc ! ce n'eft point un preftige.
J'avais parlé deux fois à Balaam.
Voyez en moi l'âne de Canaan.
Le jufte ciel récompenfa mon zèle.
Au vieil Enoc bientôt on me donna :
Énoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; & le maître ordonna
Que le cifeau de la parque cruelle

Refpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printems.
De notre pré le maitre débonnaire
Me permit tout, hors un cas feulement :
Il m'ordonna de vivre chaftement ;
C'eft pour un âne une terrible affaire.
Jeune & fans frein dans ce charmant féjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier fot homme
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament :
La chair fe tut; je n'eus point de faibleffes.
Je vécus vierge; or favez-vous comment!
Dans le pays il n'était point d'âneffes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat.

Lorfque Bacchus vint du fond de la Grèce
Porter le thyrfe, & la gloire & l'ivreffe
Dans les pays par le Gange arrofés,
A ce héros je fervis de trompette :
Les Indiens, par nous civilifés,
Chantent encor ma gloire & leur défaite.
Silène & moi, nous fommes plus connus
Que tous les grands qui fuivirent Bacchus :
C'eft mon nom feul, ma vertu fignalée
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.

Enfin là-haut, dans ces pleines d'azur,
Lorfque Saint George, à vos Français fi dur,
Ce fier Saint George aimant toujours la guerre,

Voulut avoir un courfier d'Angleterre ;
Quand Saint Martin, fameux par fon manteau,
Obtint encor un cheval affez beau,
Monfieur Denis, qui fait comme eux figure,
Voulut comme eux avoir une monture ;
Il me choifit, près de lui m'appella.
Il me fit don de deux brillantes ailes.
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
Du grand Saint Roch le chien me feftoya.
J'eus pour ami le porc de Saint Antoine,
Célefte porc, emblême de tout moine ;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla :
Je fus nourri de neċtar, d'ambroifie.
Mais, ô ma Jeanne ! une fi belle vie
N'approche pas du plaifir que je fens
Au doux afpeċt de vos charmes puiffans.
Le chien, le porc, & George, & Denis même,
Ne valent pas votre beauté fuprême.
Croyez fur-tout que de tous les emplois,
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus felon mon choix,
Et dont je fuis peut-être le plus digne,
Eft de fervir fous vos auguftes loix.
Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y fuis encor; le ciel eft dans vos yeux.
A ce difcours, peut-être téméraire,
Jeanne fentit une jufte colère :
Aimer un âne & lui donner fa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir fauvé fon innocence

Des muletiers & des héros de France,
Après avoir, par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut!
Mais que cet âne, ô ciel! a de mérite!
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs!
Non, difait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, & confondaient fa tête.
Ainfi qu'on voit, fur les profondes mers,
Les fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes auftrales,
L'autre fifflant des glaces boréales,
Battre un vaiffeau cinglant fur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan.
Tantôt la nef aux cieux femble portée,
Près des rochers tantôt elle eft jetée,
Tantôt l'abîme eft prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît fortir.
L'enfant malin qui tient fous fon empire
Le genre humain, les ânes & les dieux,
Son arc en main planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux fourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Était flatté de l'étonnant effet
Que produifait fa beauté fingulière
Sur le fens lourd d'une ame fi groffière.
Vers fon amant elle avança la main,
Sans y fonger, puis la tira foudain.
Elle rougit, s'effraie & fe condamne;
Puis fe raffure, & puis lui dit: Bel âne,
Vous concevez un chimérique efpoir;

Refpectez plus ma gloire & mon devoir ;
Trop de diftance eft entre nos efpèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreffes ;
Gardez-vous bien de me pouffer à bout.

L'âne reprit : l'Amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fète
Sans ceffer d'être une perfonne honnête.
Connaiffez-vous la fille de Minos,
Pour un taureau négligeant des héros,
Et foupirant pour fon beau quadrupède !
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Philire avait favorifé
Le dieu des mers en cheval déguifé.

Il pourfuivait fon difcours; & le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniffait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos favans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ftupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui fufcitait.
Il entre, il voit, ô prodige ! ô merveille !
Le poffédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainfi confondue,
Lorfqu'en un rets, formé de fils d'airain,

Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue ;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas ;
Près de l'abîme il affermit ſes pas ;
Il la ſoutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.
Comme un ſoldat dans ſon poſte endormi,
Qui ſe réveille aux premières alarmes,
Frotte ſes yeux, ſaute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, & fond ſur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de ſon chevet;
Elle la prend; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne & Dunois fondent ſur le malin ;
Le malin court, & ſa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans, & Nante ;
Et les baudets, dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ſes cris.
Satan fuyait, mais dans ſa courſe prompte
Il veut venger les Anglais & ſa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était ſon bien; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la préſidente :
Il ſait qu'elle aime, & que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit ;
Il la dirige, il l'enflamme; il eſpère

Qu'elle pourra prêter son ministère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & ses fiers combattans :
En travaillant pour ses Anglais qu'il aime,
Il fait assez qu'il combat pour lui-même.

CHANT XXI.

PUDEUR DE JEANNE DÉMONTRÉE. MALICE DU DIABLE. RENDEZ-VOUS DONNÉ PAR LA PRÉSIDENTE LOUVET AU GRAND TALBOT. SERVICES RENDUS PAR FRÈRE LOURDIS. BELLE CONDUITE DE LA DISCRÈTE AGNÈS. REPENTIR DE L'ANE. EXPLOITS DE LA PUCELLE. TRIOMPHE DU GRAND ROI CHARLES VII.

MON cher lecteur, c'eſt par expérience
Que ce beau dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens:
L'un a des traits, dont la douce piqûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens ils portent le ravage ;
Un rouge vif allume le viſage ;
D'un nouvel être on ſe croit animé ;
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé ;
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords, s'élève, échappe, & fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces deſirs dont l'excès vous pourſuit.

Profanateurs indignes de mémoire,

Vous qui de Jeanne avez fouillé la gloire,
Vils écrivains qui, du menfonge épris,
Falfifiez les plus fages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour fon grifon fentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu ;
Vous infultez fon fexe & fa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de refpect aux dames ;
Ne dites point que Jeanne a fuccombé :
Dans cette erreur nul favant n'eft tombé ;
Nul n'avança des fauffetés pareilles :
Vous confondez & les faits & les tems ;
Vous corrompez les plus rares merveilles :
Refpectez l'âne & fes faits éclatans ;
Vous n'avez pas fes fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occafion,
Vit d'un regard de fatisfaction
Les feux nouveaux qu'infpirait fa perfonne,
C'eft vanité qu'à fon fexe on pardonne,
C'eft amour-propre, & non pas l'autre amour.

Pour achever de mettre, en tout fon jour,
De Jeanne d'Arc le luftre interniffable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers tranfports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore ;
C'eft le bâtard que fon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les difcours ;

On peut fentir un vain defir de plaire ;
Cette paffade, innocente & légère,
Ne trahit point de fidelles amours.
C'eft dans l'hiftoire une chofe avérée
Que ce héros, ce fublime Dunois
Était bleffé d'une flèche dorée
Qu'Amour tira de fon premier carquois.
Il commanda toujours à fa tendreffe ;
Son cœur altier n'admit point de faibleffe,
Il aimait trop & l'état & le roi,
Leur intérêt fut fa première loi.
O Jeanne! il fait que ton beau pucelage
De la victoire eft le précieux gage :
Il refpectait Denis & tes appas.
Semblable au chien courageux & fidelle,
Qui, réfiftant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix & ne la mange pas.
Mais quand il vit que fon baudet célefte
Avait parlé de fa flamme funefte,
Dunois voulut en parler à fon tour.
Il eft des tems où le fage s'oublie.
C'était fans doute une grande folie
Que d'immoler fa patrie à l'amour.
C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteufe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réfiftait mal à ceux de fon héros.
L'amour preffait fon ame vertueufe :
C'en était fait, lorfque fon doux patron
Du haut du ciel détacha fon rayon.
Ce rayon d'or, fa gloire & fa monture,
Qui tranfporta fa béate figure,
Quand il chercha, par fes foins vigilans,

Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce faint rayon, frappant au fein de Jeanne,
En écarta tout fentiment profane.
Elle cria : Cher bâtard, arrêtez ;
Il n'eft pas tems ; nos amours font comptés ;
Ne gâtons rien à notre deftinée ;
C'eft à vous feul que ma foi s'eft donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, fous qui le Breton tremble,
Ait du pays chaffé l'ufurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons enfemble.
A ce propos le bâtard s'adoucit ;
Il écouta l'oracle, & fe foumit.
Jeanne reçut fon pur & doux hommage
Modeftement, & lui donna pour gage
Trente baifers chaftes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de fa fœur.
Dans leurs defirs tous deux ils fe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit ; Denis très-fatisfait,
De fes projets preffa le grand effet.
Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ftratagême.
Exploit nouveau pour fes Anglais hautains,
Tous gens fenfés, mais plus hardis que fins.
O dieu d'amour ! ô faibleffe ! ô puiffance !
Amour fatal, tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus efpérer,
Ce que Bedfort & fon expérience,
Ce que Talbot & fa rare vaillance,

Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris !
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
Si, dans le cours de ſes vaſtes conquêtes,
Il effleura, de ſes flèches honnêtes,
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorque Talbot & ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts & les portes
Et que ſur eux tombaient, du haut des toits,
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais! entrez: bas les armes, bourgeois!
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, & Bellone, & le ſort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.
La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant.
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,

Hors

Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait BARON, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

Chez la Louvet vous ſavez que le diable
Était entré ſans ſe rendre importun ;
Et que le diable & l'amour, c'eſt tout un :
L'archange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette & les traits de Suzon,
Qui dès long-tems ſervait dans la maiſon ;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coiffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, & puis l'autre pour elle.
Satan, caché ſous l'air de la donzelle,
Tint ce diſcours à notre groſſe belle.

Vous connaiſſez mes talens & mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur ;
Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand couſin eſt de garde ce ſoir,
En ſentinelle à certaine poterne ;
Là, ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Écrivez-lui ; mon grand couſin eſt ſage,
Il vous fera très-bien votre meſſage.
La préſidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame

La volupté, les defirs & la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainfi que tendre,
Au rendez-vous fit ferment de fe rendre,
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaifirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au faut du lit
Il ne fit plus qu'un faut à la victoire.
Il vous fouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé, par le grand Saint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre fervice.
Il était libre & chantait fon office,
Difait fa meffe, & même confeffait.
Le preux Talbot fur fa foi le laiffait;
Ne jugeant pas qu'un ruftre, un imbécille,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feffer publiquement,
Pût traverfer un général habile.
Le jufte ciel en jugeait autrement.
Dans fes décrets il fe complaît fouvent
A fe moquer des plus grands perfonnages.
Il prend les fots pour confondre les fages.
Un trait d'efprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De fon cerveau la matière épaiffie
Devint légère, & fut moins obfcurcie ;
Il s'étonna de fon difcernement.
Las ! nous penfons, le bon Dieu fait comment !
Connaiffons-nous quel reffort invifible
Rend la cervelle ou plus ou moins fenfible !
Connaiffons-nous que is atômes divers
Font l'efprit jufte, ou l'efprit de travers !

Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère,
Et quel levain, chargé d'un froid poiſon,
Forme un Terſite, un Zoïle, un Fréron !
Un intendant de l'empire de Flore,
Près d'un œillet voit la ciguë éclore ;
La cauſe en eſt au doigt du créateur ;
Elle eſt cachée aux yeux de tout docteur ;
N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très-curieux ;
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir vers la ville
Des cuiſiniers, qui portaient à la file
Tous les apprèts pour un repas exquis ;
Truffes, jambons, gélinotes, perdrix ;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Citeaux dans ſes caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en ſilence ;
Lourdis alors fut rempli de ſcience,
Non de latin, mais de cet art heureux
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit en tout tems ſes pareils,
De la cuiſine entrer dans les conſeils ;
Brouillons en paix, intriguans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,

Puis ſe gliſſant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre ;
Tantôt adroits, & tantôt inſolens ;
Renards ou loups, ou ſinges, ou ſerpens ;
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.
Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier ;
En ſon eſprit roulant ce grand myſtère,
Il va trouver Bonifoux ſon confrère.
Dom Bonifoux en ce même moment
Sur les deſtins rêvait profondément ;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins & les tems,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, & le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous ;
Dans les effets voit la cauſe, & l'admire ;
Il en ſuit l'ordre : il ſait qu'un rendez-vous
Peut renverſer ou ſauver un empire.
Le confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or,
En champ d'albâtre, à la feſſe d'un page ;
D'un page anglais : ſur-tout il enviſage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui ſur-tout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin Saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.
Lourdis ſe fait préſenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie.
Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,

Et fur le roi. Puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le foir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eft attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, ufer d'un ftratagême,
Suivre Talbot, & le furprendre là,
Comme Samfon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propofez cette affaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penfez-vous que le roi
Puiffe toujours être amoureux de moi !
Je n'en fais rien; je penfe qu'il fe damne,
Répond Lourdis; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abfout. Ah ! qu'ils font fortunés
Ceux qui pour vous feront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponfe
Eft bien flatteufe, & de l'efprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit : Auriez-vous par hafard
Chez les Anglais vu le jeune Monrofe !
Le moine noir l'entendit finement :
Oui, je l'ai vu, dit-il: il eft charmant.
Agnès rougit, baiffe les yeux, compofe
Son beau vifage; & prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène, avant nuit clofe,
Au cabinet de fon cher fuzerain.
Lourdis y fit un difcours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,
Fit affembler fon confeil fouverain,
Ses aumôniers, & fon confeil de guerre.
Jeanne, au milieu des héros fes pareils,

Comme aux combats affiftait aux confeils.
La belle Agnès, d'une façon gentille,
Difcrètement travaillant à l'aiguille,
De tems en tems donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours fuivis.
On propofa de prendre avec adreffe
Sous les remparts Talbot & fa maîtreffe.
Tels dans les cieux le foleil & Vulcain
Surprirent Mars avec fon Aphrodife :
On prépara cette grande entreprife,
Qui demandait & la tête & la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche & pénible & favante,
Effort de l'art que dans l'hiftoire on vante.
Entre la ville & l'armée on paffa :
Vers la poterne enfin on arriva.
Talbot goûtait avec fa préfidente
Les premiers fruits d'une union naiffante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros, il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient fuivre à la file.
L'ordre eft donné. C'était fait de la ville.
Mais fes guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un fermon de Lourdis,
Bâillaient encor, & fe mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !
Jeanne & Dunois, & la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur fuite,
Bordaient déja, fous les murs d'Orléans,
Les longs foffés du camp des affiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,

Le ſeul que Charle eut dans ſon écurie,
Jeanne avançait en tenant d'une main
De Déroba l'eſtramaçon divin;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon:
» Toi qui daignas à ma faibleſſe obſcure,
» Dans dom Remi, confier cette armure,
» Sois le ſoutien de ma fragilité;
» Pardonne-moi, ſi quelque vanité
» Flatta mes ſens quand mon âne infidelle
» S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te ſouvenir
» Que c'eſt par moi que tu voulus punir
» De ces Anglais les ardeurs enragées
» Qui polluaient des nonnes affligées.
» Un plus grand cas ſe préſente aujourd'hui;
» Je ne puis rien ſans ton divin appui.
» Prête ta force au bras de ta ſervante;
» Il faut ſauver la patrie expirante;
» Il faut venger les lis de Charles ſept,
» Avec l'honneur du préſident Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête;
» Ainſi le ciel te conſerve la tête! »
Du haut du ciel Saint Denis l'entendit,
Et dans le camp ſon âne la ſentit:
Il ſentit Jeanne; & d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de ſa tendreſſe impure.
Je fus, dit-il, poſſédé du démon;

Je m'en repens : il pleure, il la conjure
De le monter; il ne faurait fouffrir
Que fous fa Jeanne un autre ofe courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile afine.
Au pénitent fa grace elle accorda :
Feffa fon âne, & lui recommanda
D'être à jamais plus difcret & plus fage.
L'âne le jure : &, rempli de courage,
Fier de fa charge, il la porte dans l'air....
Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de fang, de membres difperfés,
Coupe cent cous l'un fur l'autre entaffés.
Dans fon croiffant, de la nuit la courière
Lui fourniffait fa douteufe lumière.
L'Anglais furpris, encor tout étourdi,
Regarde en-haut d'où le coup eft parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles fe voit le plus heureux des rois ;
Les ennemis à fes coups fe préfentent,
Tels que perdreaux, en l'air éparpillés,
Tombant en foule, & par le chien pillés,
Sous le fufil la bruyère enfanglantent.
La voix de l'âne infpire la terreur :
Jeanne d'en-haut étend fon bras vengeur,
Pourfuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois affomme : & le bon Charles tire
A fon plaifir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De sa Louvet, & de plaisirs rendu,
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes;
Il en triomphe; il disait à part soi:
Voilà mes gens; Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.
Dans cet espoir Talbot encouragé
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer qui toujours le suivait.
Grand confident, & rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
Entrez, amis, saisissez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne:
Talbot frémit; la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient: » Vive le roi!
» A boire, à boire! avançons; marche à moi!
» A moi, Gascons, Picards, qu'on s'évertue,
» Point de quartier; les voilà, tire, tue. »
Talbot remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.

Talbot combat avec plus de fureur ;
Il eſt Anglais ; l'écuyer le ſeconde :
Talbot & lui combattaient tout un monde.
Tantôt de front, & tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots,
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Cède aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abattu.
Jeanne & Dunois priſèrent ſa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au préſident rendre la préſidente.
Sans nul ſoupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudiſſait,
Sur ſon cheval Saint George frémiſſait,
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.
La même nuit, la fière & tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ferment accompliſſant les loix,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois,
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : ANGLAIS, ELLE EST PUCELLE !

FIN.





